

Le bonheur

I. Introduction à la question du bonheur.

Pour commencer à réfléchir sur le bonheur, on va se demander quelle est la place du bonheur dans notre vie. Pour ça, on va lire et expliquer de près un texte d'Aristote, pour voir comment on fait pour expliquer un texte, car le premier devoir que vous aurez à faire, ce sera un commentaire de texte.

Commenter un texte.

Cf. Aristote, 4^{ème} siècle avant JC (384-322)

Poser des questions précises sur le texte.

Lecture et réponses aux questions. Reprise.

Méthode du commentaire de texte :

L'introduction :

1. Il faut partir du **thème** du texte pour l'amener, le présenter. Dire de quoi ça parle, de quoi il s'agit.
2. Présenter le **problème** du texte. Dans un texte philosophique, l'auteur est confronté à un problème qu'il s'efforce de résoudre. Expliquer le problème.
3. Présenter la **thèse** du texte, son **objectif**, ce qu'il veut montrer au lecteur. Ça correspond à la conclusion à laquelle l'auteur est amené dans ce texte.
4. **Plan** du texte et du devoir :
« Nous commencerons par expliquer le détail du texte en en suivant les différents moments » : on donne les moments du texte.
« Enfin, nous dégagerons l'intérêt philosophique de cet extrait ».

La conclusion :

On reprend rapidement les moments du texte et on conclut sur son intérêt philosophique.

Leur demander de chercher le plan, le thème, le problème, la thèse (l'objectif de l'auteur), le plan. Puis rédigez une introduction.

a. 1^{er} temps de l'explication de texte. > une lecture suivie, linéaire.

Dans un premier temps, Aristote pose son problème, celui de la fin de tous nos actes, en partant de la structure de toute action et de tout choix, en tant que nous y visons un bien.

Il faut éclaircir la signification du mot « fin ». C'est un terme qui revient en permanence dans le texte, donc c'est important : votre travail dans le commentaire de texte, c'est d'expliquer ce que ça veut dire.

Fin, ça a deux sens : le terme, ou bien la finalité.

Le terme, c'est ce qui termine, ce qui vient à la fin.

La finalité, c'est ce qu'on vise dans notre action, ce qu'on désire.

Il faut identifier ici le sens correct. Ici, ce n'est pas le terme. On agit en permanence, tout au long de notre vie, et à chaque fois on agit en vue d'une fin qui est le bonheur. Simplement, la fin de notre vie, au sens du terme, c'est la mort. Ce serait absurde de dire que le bonheur c'est la mort, ou que ce qu'on vise lorsqu'on agit, c'est la mort.

Donc, le sens du mot fin, ici, ça désigne la finalité, ce qui est visé dans notre action, ce en vue de quoi on agit. C'est un sens du mot fin qui est proche de but

On peut aussi distinguer fin et but. But, c'est plus restreint que fin, fin est plus large que but.

D'abord, le but, c'est ce qui est visé de manière consciente, c'est la cible qu'on vise, alors qu'un fin n'est pas nécessairement consciente, des fois on ne sait pas vraiment qu'elle est la fin de notre action.

Ensuite, la fin, ça s'applique pas seulement aux hommes, mais aussi au vivant, ou même aux choses. On peut dire qu'un organe a une fin : la fin d'un estomac, par exemple, c'est la digestion. Mais on ne dira pas qu'un estomac a un but car un but ça suppose l'existence d'un esprit qui le vise de manière consciente, qui réfléchit dessus.

Enfin, un but, c'est quelque chose qui est visé de manière immédiate, c'est quelque chose de proche de nous, alors qu'une fin peut être visé de manière médiate, par l'intermédiaires d'autres fin, c'est le problème de la fin dernière qui va être exposé dans ce texte.

On remarque ensuite qu'intervient la notion de bien. La aussi, il faut éclairer de quoi il s'agit.

Dans la mesure où nous accomplissons telle action plutôt que telle autre, c'est qu'elle doit nous apparaître comme un bien. On fait tel choix parce qu'il nous semble que c'est le bon choix, on agit de telle manière, parce que il nous semble que c'est cela qu'on doit faire, que c'est comme cela qu'il faut agir. S'il nous semblait que ce n'était pas le bon choix, pas la bonne action à faire, alors on ne la ferait pas.

N'hésiter pas à poser explicitement des questions au texte, en écrivant dans votre copie : comment Aristote peut dire que dans toute action, nous visons un bien ? Si on assassine, quelqu'un, c'est mal, comment pourrait-on dire qu'on a visé le bien ? Montrer que le sens du texte fait problème. Le dire explicitement dans votre commentaire en posant des questions à l'écrit, pour montrer à votre correcteur que vous vous posez des questions.

Ensuite, résoudre le problème, répondre aux questions.

Bien, ici > pas un sens moral. Il ne s'agit pas de dire que l'homme ne peut pas faire du mal. On sait très bien qu'il le peut. L'homme ne fait pas toujours le bien, mais son action lui apparaît comme un certain bien, au sens le plus général du terme, à savoir ce qui est bon pour moi, ce que je désire, même si cela peut être quelque chose de mal d'un point de vue moral.

La question que pose Aristote est de savoir en quoi réside ce bien qui est dans l'action et dans le choix, ce bien sans lequel on n'agirait pas et on ne choisirait pas, car on n'agit et on ne choisit que parce que cela nous apparaît comme un bien.

Seulement, puisque les actions sont multiples, le bien en présence dans chaque action doit être différent. Lorsqu'un médecin agit en tant que médecin, le bien c'est la santé. Quand un stratège militaire agit en stratège militaire, le bien c'est la victoire. Quand un architecte agit en tant qu'architecte, le bien dont il s'agit, c'est le bâtiment qui va être construit.

Dans tous les cas, le bien est différent, car on a à chaque fois affaire à des actions différentes. Ce que fait Aristote ici, c'est tenter d'identifier le bien en toute action et en tout choix, par

delà ces différences. La réponse, c'est que le ce bien, c'est à chaque fois, la fin, c'est-à-dire ce en vue de quoi on accomplit l'action ou le choix, ce qui est visé par là, ce qu'on en attend. Dans le cas de la médecine, la santé, c'est la fin visée, dans le cas du stratège, la victoire est aussi la fin qu'il vise en agissant. Même chose pour l'architecte, il agit pour construire le bâtiment, c'est la fin de son action.

Maintenant, si toutes les actions visent des fins différentes, donc des biens différents, on peut demander quel est le bien en tant que tel. Non plus un bien parmi d'autre, mais celui qui est ultimement visé, ce qu'il appelle le Souverain Bien. Non plus la fin d'un acte, mais ce qu'il appelle ici « la fin de tous nos actes ». Et c'est là que va intervenir la question du bonheur et de sa place parmi les fins.

Dans un second temps, la recherche de cette fin dernière se complique par le fait que les fins visées sont multiples, de telle sorte qu'Aristote va distinguer plusieurs types de fin au sein de toutes les fins que nous visons dans nos actions, il va opérer une classification des fins. Il y a plusieurs fins, mais elles parfaites ou pas. Le Souverain Bien, c'est le bien ultimement visé dans toutes nos actions, c'est le bien parfait, et il le problème est de réussir à l'identifier.

Que sont ces fins qui ne sont pas parfaites ? > Aristote le dit > ce sont des fins que l'on choisit en vue d'autre chose. Par exemple, la richesse. La richesse, ça peut être une fin visée dans nos actions, quand on agit en vue de la richesse. Par exemple, quand on travaille, c'est pour gagner de l'argent, donc on agit en vue de la richesse. Mais la richesse n'est pas un fin parfaite, parce qu'elle est une fin qu'on choisit en vue d'autre chose. La richesse, elle est en vue de s'acheter quelque chose avec, en vue de posséder des biens, en vue d'y trouver du plaisir. L'argent, en soi, on ne peut rien en faire, il est toujours en vue d'autre chose. Les flûtes > c'est simplement un exemple d'instrument, d'outil. Lorsqu'on fabrique quelque chose qui est un outil, l'action de fabriquer est en vue de l'outil, mais l'outil est lui-même en vue d'autre chose. La flûte, en vue de jouer de la musique, et même chose pour tous les autres instruments.

Ensuite, la classification de fins se complique. Il y a les fins imparfaites, car elles sont poursuivies pour une autre chose, il y a les fins parfaites, qui sont poursuivies pour elles-mêmes, et il y a les fins poursuivies à la fois pour elles-mêmes et pour autres choses. Pour l'instant, il ne dit pas ce que c'est, donc ça paraît obscure, mais en fait il le dit à la fin du texte : ce sont des fins comme l'honneur, le plaisir ou l'intelligence. Ils sont plaisant par eux-mêmes, donc on les recherche pour eux-mêmes, mais en même temps, ils sont aussi recherchés comme des instruments en vue d'un bien plus haut, qui n'est pas le fait d'obtenir tel ou tel honneur, tel ou tel plaisir, de comprendre telle ou telle chose précise, à tel instant donné, mais qui est plutôt le fait de réussir globalement dans la vie.

On cherche le Souverain Bien, le tout dernier, celui qui est le bien parfait, donc il ne peut pas être en vue d'autre chose, sinon il serait simplement une fin intermédiaire, un bien parmi les biens, et non le Souverain Bien. > définition de ce qui est parfait > « ce qui est désirable en soi-même et ne l'est jamais en vue d'autre chose ».

Aristote a trouvé le critère pour déterminer ce Souverain fin, cette fin dernière de toutes nos actions. **Le troisième et dernier moment du texte** donne la réponse : ce Souverain Bien, c'est le bonheur.

On peut lui appliquer le critère de la fin parfaite > le bonheur, nous le choisissons toujours pour lui-même et jamais en vue d'autre choses. Pour toute chose, on peut demander à quelqu'un pourquoi il le fait, dans quel but. On peut, pour chacune de ses réponses, relancer la même question > sauf que cela doit s'arrêter lorsqu'il y va de la fin dernière, la fin parfaite : or, c'est à chaque fois le bonheur. Si quelqu'un dit « je veux être heureux » et qu'on lui demande « pourquoi faire ? », il n'a rien à répondre. Et cette absence de réponse n'est pas un défaut de sa part, une ignorance, c'est simplement que cette question n'a pas de sens, on ne veut pas le bonheur pour faire quelque chose, on fait quelque chose pour avoir le bonheur. Le bonheur n'est jamais choisi en vue d'autre chose, il est choisi uniquement pour lui-même.

Ca permet de comprendre que le bonheur ne réside pas dans l'honneur, dans le plaisir, ou bien dans l'intelligence. On peut se demander en quoi réside le bonheur, est-ce que c'est dans une vie consacrée à la recherche des honneurs, est-ce que c'est dans une vie consacrée à la recherche d'une multiplication des plaisirs, ou est-ce que c'est une vie intellectuelle ? Est-ce que le bonheur doit être un bonheur politique, professionnel, ou bien un bonheur matériel, ou bien encore un bonheur intellectuel ? Ce que montre Aristote, c'est que cette question est mal posée. On n'a pas à choisir le bonheur en se disant qu'il réside dans les honneurs, dans le plaisir ou dans l'intelligence. Aucun de ces trois éléments n'est le bonheur. Ce ne sont que des fins intermédiaires, imparfaites, qui sont choisies en vue d'autre chose qu'elle-même, à savoir, en vue du bonheur. Et pourtant, elles ne sont pas comme la richesse ou n'importe quel instrument, car on les choisit aussi pour elles-mêmes, en même temps qu'on les choisit en vue du bonheur. Le bonheur se distingue d'elles, car il est toujours choisi pour lui-même, on ne pourra pas dire qu'on veut le bonheur en vue d'obtenir les honneurs, ou bien qu'on veut le bonheur, en vue d'obtenir des plaisirs, ou bien qu'on veut le bonheur, en vue d'avoir une vie consacrée à l'intelligence. Tous les trois, ils se tiennent en deçà du bonheur, même s'ils sont des voies qui mènent au bonheur. Ils vont avec le bonheur, mais ils ne sont pas le bonheur.

D'où la conclusion : « donc », quand il y a donc, c'est qu'on conclut. Le bonheur est quelque chose de parfait et qui se suffit à soi-même, il est la fin de nos actions. Il est la fin de nos actions, cela répond au problème posé au début du texte, > « quelque chose qui soit la fin de tous nos actes ». Cela a été identifié, c'est toujours en définitive le bonheur qui est la fin de nos actions, même s'il n'est pas la fin immédiate, directe, celle qu'on vise en tout premier lieu, mais la fin dernière, tout au bout de la série. Il est tout au bout de la série, c'est-à-dire il est quelque chose de parfait. Aristote ajoute « et qui se suffit à soi-même ». > c'est lié au fait qu'il soit parfait.

S'il est parfait, alors il se suffit à lui-même, sinon il ne serait pas parfait. Se suffire. C'est la notion de suffisance. Quelque chose qui ne suffit pas, c'est quelque chose qui a encore besoin d'autre chose. Si ça n'est pas suffisant, c'est qu'on en veut encore plus, qu'on peut encore en rajouter. Dire que le bonheur est quelque chose qui se suffit à soi-même, c'est dire que le bonheur est suffisant, quelque chose qui nous suffit, qui nous comble. Être heureux, c'est précisément être comblé, le bonheur n'a pas besoin d'autre chose en plus pour venir le compléter. Si quelque chose peut venir compléter le bonheur, alors c'est seulement quand il l'a complété qu'on est vraiment heureux, et avant il manquait quelque chose, donc ce n'était pas le bonheur.

Tout n'est pas comme le bonheur, il y a des biens que l'on vise est qui ne suffise pas par eux-mêmes. Aristote a donné plusieurs exemples de biens dans le texte : la richesse, l'honneur, le plaisir, l'intelligence.

La richesse, c'est un bien d'en obtenir, mais ça ne suffit pas par soi-même. Parce que si on a une quantité donnée de richesse, on peut toujours l'augmenter par une quantité de richesse supérieure. On peut toujours lui ajouter des biens supplémentaires, comme de nouvelles richesses, mais aussi du plaisir, de l'honneur, de l'intelligence, etc.

Même chose pour le plaisir, l'honneur et l'intelligence. Ils ne sont jamais suffisants par eux-mêmes, parce qu'on peut toujours en avoir plus, ils ne sont jamais complets. Si on prend une vie avec certains plaisirs, on peut encore lui ajouter d'autres plaisirs, et elle sera encore plus désirable.

Le bonheur, lui, on ne peut rien lui ajouter, il est la complétude même, il nous comble. Quand on a une vie heureuse, quand on vit le bonheur, on ne peut pas lui ajouter quelque chose. Le bonheur, il est quelque chose de suffisant.

On ne peut pas lui ajouter les richesses, les honneurs, les plaisirs ou l'intelligence, ce sont des voies qui mènent au bonheur, ils sont en vue du bonheur, ils sont les instruments du bonheur. Mais quand on a atteint le bonheur par ces voies, alors c'est que cela suffit, que l'on se sent comblé. Tant que ce n'est pas le cas, tant que cela ne suffit pas à soi-même, alors c'est que l'on n'a pas atteint le bonheur. On ne peut pas compléter le bonheur avec quelque chose d'autre, car le bonheur, c'est justement le fait que ce soit complet.

Le bonheur, c'est donc la fin dernière, parfaite, qui se suffit à elle-même.

Ca c'est la première partie du commentaire de texte. L'explication linéaire, détaillée. Ligne à ligne. Expliquer tout, progressivement. Dégager la progression du texte, la manière dont il fonctionne.

b. Ensuite, il faut dégager l'intérêt philosophique > facultatif.

On le fait si on le sens. En début d'année, c'est difficile parce que vous n'avez pas encore vu autre chose, d'autre texte et d'autres auteurs avec lesquels comparer. Mais c'est pas impossible pour autant, je vais vous le montrer.

Qu'est ce qui se passe dans ce texte, qu'est ce qu'il permet de comprendre ?

- ce texte permet de comprendre comment dans toutes nos actions, nous hiérarchisons nos fins et nos moyens. L'action humaine, c'est une série de moyens articulés à des fins, où les éléments intermédiaires sont à la fois des fins et des moyens. Ce que le texte d'Aristote permet de comprendre, c'est que la série doit s'achever nécessairement par une fin dernière, un souverain Bien.
- Pourquoi ? Parce qu'un moyen, c'est quelque chose utilisé en vue d'autre chose que lui-même. Cette autre chose en vue de quoi le moyen est utilisé, c'est la fin. On utilise un moyen en vue d'une fin. Si aucune fin n'est visée, alors ce n'est pas un moyen. Un moyen n'est un moyen qu'en vue d'une fin. C'est la fin qui donne au moyen d'être un moyen. C'est la fin qui lui donne sa signification et sa direction, c'est-à-dire le bien visé dans l'action.
- Si la série ne s'achève pas, qu'est-ce qui se passe ? Bien souvent, la série ne s'achève pas. Dans ce cas là, le fin n'est pas seulement une fin, elle devient elle-même un moyen en vue d'autre chose. C'est ce qu'Aristote appelle dans le texte les fins qui ne sont pas parfaites. Dans ce cas, la série est relancée. Si cela ne s'achevait pas, il n'y aurait en définitive que des moyens. Mais il n'y aurait pas de fin ultime, donc ils seraient des moyens, en vue de rien. Dès lors, ce ne seraient même plus des moyens, car un moyen est un moyen en vue d'une fin. C'est la fin qui donne le but d'une action, son sens. Si la série de nos actions devait ne pas s'achever, alors elle serait

absurde, elle n'aurait aucun sens. On agirait sans raison, sans savoir pourquoi on agit, et vers quoi on agit. Notre action n'a donc de sens que parce qu'il y a une fin dernière, une fin parfaite, un Souverain Bien.

- Le texte réussit à cerner la nature de ce Souverain Bien, c'est le bonheur ; car il est parfait et il suffit à lui-même. On comprend que c'est le bonheur qui est la fin dernière de toutes nos actions, donc c'est lui qui clos la série, c'est lui qui donne sens à toute la série de toutes nos actions, c'est donc lui qui livre le sens ultime de notre existence. Nous agissons dans l'horizon du bonheur, donc nous existons pour être heureux, le sens de notre existence, c'est le bonheur. Le sens de notre existence au deux sens du mot sens > c'est la signification de nos actions, et c'est aussi leur direction, elles tendent toutes vers le bonheur.
- Le malheur, c'est justement la perte du sens de l'existence. Le malheur, c'est la perte de la fin de nos actions > c'est pour cela que celui qui est malheureux n'arrive plus à agir. Il a perdu toute raison d'agir, toute motivation. Le profond malheur, c'est la dépression. Le dépressif, il n'a plus envie de rien, il n'a plus de projet, il n'arrive plus à se lever le matin : il ne fait rien, il végète, il se laisse-vivre. On en comprend la raison : il a perdu l'espoir d'être heureux qui est le moteur de nos actions. Donc toute la série d'action possible lui semble absurde, vaine, dénuée de sens. Le discours du malheur, c'est « A quoi bon ? », « Tout est vain », « de toute façon cela ne sert à rien ». La dépression témoigne négativement en faveur du fait que le bonheur est la fin de toutes nos actions. Ne pas être déprimé, c'est croire à la possibilité du bonheur comme fin dernière qui guide notre action.

Montrer l'intérêt philosophique du texte, ça peut aussi consister à faire discuter le texte avec d'autres auteurs, d'autres textes étudiés en classes, et qui soutiennent d'autres positions.

Par exemple, remettre en question l'idée que le souverain bien soit le bonheur, car peut être qu'on est capable de sacrifier le bonheur pour autre chose. Celui qui sacrifie sa vie pour sauver celle des autres, on peut dire qu'il sacrifie son propre bonheur pour quelque chose qui a plus d'importance que le bonheur, qui sera la fin parfaite, supérieure même au bonheur, et qui serait le bien moral, la vie morale. Le bonheur serait une fin inférieure, subordonnée à la morale, on devrait le chercher seulement si il est compatible avec une vie morale, donc seulement si il nous mène à la vie morale. Alors, il n'est plus la fin parfaite, il est lui-même choisi en vue d'autre chose que lui-même, qui serait le bien moral.

On peut contester les thèses du texte, même si il faut que ce soit fait intelligemment, car si on vous donne un texte à commenter, c'est que ce texte n'est pas totalement idiot.

Dans la discussion sur l'intérêt philosophique du texte, on peut justement défendre le texte contre les objections. Répondre aux objections qu'on peut adresser à un texte, c'est justement montrer son intérêt, sa force.

Par exemple, on pourra dire qu'en réalité celui qui sacrifie sa vie pour sauver celle des autres, il sacrifie sa vie pour sauver le bonheur des autres, car les autres, s'ils veulent vivre, c'est pour être heureux. Et alors l'objection est levée. Quand bien même ça ne serait pas mon bonheur, ce serait encore le bonheur qui est la fin dernière de mon action. La morale, elle nous demande de ne pas être égoïste, donc de faire preuve d'altruisme. Mais l'altruisme, c'est justement de faire du bonheur de tous, et pas seulement de mon bonheur, la fin, le sens ultime de mes actions et de toute mon existence.

On peut répondre aussi que celui qui sacrifie sa vie, il ne sacrifie pas forcément son bonheur pour autant. Le sacrifice de soi, quand il est justifié, apporte une satisfaction morale, celle de mourir le cœur tranquille, en sachant que notre mort aura servi à quelque chose, qu'elle a un sens. Du coup, le sacrifice de soi que peut exiger la morale, ça peut encore être une manière de faire de son bonheur la fin parfaite, celle qui n'est jamais en vue d'autre chose. Du coup, c'est par l'intermédiaire d'un comportement exigé par la morale, le sacrifice, qu'on trouverait son bonheur. C'est la morale qui serait une fin imparfaite, comme ce que dit Aristote de l'honneur, des plaisirs ou de l'intelligence. La morale, ce serait une voie pour nous amener au bonheur, elle ne serait pas choisie pour elle-même, elle serait choisie en vue du bonheur, et ce serait bien en définitive le bonheur qui serait la fin parfaite et qui se suffit à elle-même. Le texte d'Aristote est ainsi justifié par la réponse aux objections.

II. Le bonheur comme satisfaction de mes désirs.

On avait identifié la place du bonheur dans la hiérarchie des fins qui est la structure de toutes nos actions. Le bonheur est la fin dernière, il livre le sens de notre existence.

Seulement, on ne sait pas véritablement encore ce que c'est que le bonheur. Il faut réussir à déterminer sa nature. Qu'est-ce qu'on désire quand on agit en vue du bonheur ?

Je demande « qu'est-ce qu'on **désire** ? » donc, déjà ça suppose que le bonheur a un rapport avec le désir, et il nous faut l'éclaircir.

a. **Désir, manque, besoin.**

Caractériser le désir : > leur demander une définition du désir.

On peut remarquer qu'on ne désire jamais ce qu'on a : par exemple, si j'ai mon bac, je ne peux pas dire : « je désire avoir mon bac ». Celui qui dit « je désire avoir mon bac », c'est nécessairement qu'il ne l'a pas.

Par définition, on désire ce qu'on n'a pas, ce qui nous manque. La notion essentielle ici, c'est le **manque**.

C'est la conscience d'un manque, on manque d'un objet précis et on pense que cet objet, si il ne manquait plus, nous comblerait, il viendrait combler notre désir, satisfaire notre désir.

C'est une forme de conscience, mais pas n'importe laquelle.

Si j'ai conscience de manquer de quelque chose et si j'ai conscience que la somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits, je n'ai pas la même forme de conscience.

Quelle est la différence d'après-vous ?

On peut **savoir** que la somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits, mais on ne peut pas dire qu'on l'éprouve.

Le désir, lui, c'est avant tous quelque chose qu'on **éprouve**, et qui est lié à nos sensations. La sensation de douleur, de souffrance, quand le désir n'est pas satisfait, et la sensation de plaisir, quand le désir est satisfait. > cf. la def du plaisir que je vous ai donnée.

Le plaisir, c'est la sensation qui résulte de la satisfaction du désir.

➤ Le désir, c'est le **sentiment** du **manque**.

Maintenant, on peut aller plus loin, en distinguant ce sentiment du manque d'avec le besoin.

Désir et besoin sont à distinguer, parce qu'on peut désirer ce dont on n'a pas besoin, et on peut aussi avoir besoin de quelque chose qu'on ne désire pas.

Par exemple, je peux désirer manger alors que je n'en ai pas besoin, c'est ce qu'on appelle la gourmandise. De même, on peut avoir besoin de manger et pourtant ne pas en éprouver le désir, c'est le cas par exemple des anorexiques. > étymologiquement, ça signifie justement ceux qui n'ont pas de désir (*orexis*). > pas de désirs, mais des besoins.

Ou alors on peut désirer s'acheter une nouvelle voiture alors qu'on n'en a pas spécialement besoin, mais juste parce qu'on aime les voitures.

On peut faire encore une autre distinction, c'est entre appétits et aspirations. Ça désigne deux types de désirs.

Les désirs peuvent se rapporter à des manques de notre corps ou de notre esprit.

Les désirs corporels, ce sont des **appétits**, par exemple la faim ou le désir sexuel.

Les désirs spirituels, ce sont des **aspirations**, par exemple la richesse, la gloire, la connaissance ou la vie éternelle.

Le désir est la conscience d'un manque, mais il faut ajouter qui nous fait tendre vers ce qu'on n'a pas afin de combler le manque.

Par exemple, si je désire vivre en couple, j'ai le sentiment d'un manque, donc c'est une souffrance. Mais en même temps, comme je sens ce manque, il me pousse à rechercher l'âme sœur. Si je n'éprouvais pas de manque en vivant seul, je resterais seul. C'est bien le désir comme manque qui me pousse à changer ma situation, il me fait agir pour trouver quelqu'un. Ca vaut pour n'importe quel désir. Qu'est ce qui pousse un homme à se relever la nuit pour manger quelque chose ? La faim, le désir de manger, donc le sentiment d'un manque.

Le désir :

- Quelque chose de double, à la fois négatif et positif. Négatif car c'est le sentiment d'un manque, une souffrance
- et en même temps positif car ce manque me fait tendre vers un but, me donne de l'énergie et aussi de l'espoir, celui d'atteindre mon but.

Le désir est une **tension**, une **tendance**, un **effort**, une **énergie vitale** : il nous met en **mouvement** vers ce qu'on désire, il nous **pousse** à agir, c'est **l'élan** vers un objet qui peut nous satisfaire. > le désir c'est donc le **moteur** essentiel de l'existence.

Moteur est ici à prendre au sens strict du terme, c'est-à-dire ce qui meut, ce qui met en mouvement.

Le désir, à la fois un **manque** et une **puissance**, une **faiblesse** et une **force**.

En tant que manque, il est une faiblesse, mais en tant qu'élan, il est une force. Le désir, c'est donc une réalité paradoxale.

b. Désir, volonté et liberté.

Autre distinction capitale à comprendre : le désir et la volonté.

Spontanément, on ne fait pas la différence. Souvent, on dit indifféremment « je veux » ou « je désire ». Par exemple, un écolier qui traîne des pieds dira « je veux pas aller à l'école, ou « j'ai pas envie », alors qu'en réalité, vouloir et avoir envie, c'est-à-dire désirer, ce n'est pas la même chose.

En réalité, c'est différent. On peut désirer quelque chose et en même temps ne pas le vouloir. Par exemple : en colère contre quelqu'un, j'ai soudain l'envie de le tuer. L'envie, c'est un désir. Et pourtant, je ne le fais pas, je choisis de ne pas le faire, ça veut dire que je ne veux pas le tuer, par exemple parce que je considère que tuer, c'est mal.

Ou alors, quelqu'un qui a le désir s'arrêter de fumer, mais qui n'y arrive pas. On dit justement qu'il manque de volonté. Il manque de volonté, mais pourtant le désir d'arrêter est bien là. Donc c'est différent.

Parfois, on peut aussi vouloir des choses qu'on ne désire pas. Par exemple, quelqu'un qui sacrifie sa vie, il n'a pas forcément envie de mourir, il aimerait continuer à vivre. Mais dans ces circonstances, il veut se sacrifier, mais on ne peut pas dire qu'il en éprouve le désir.

Alors, comment faire pour les distinguer ?

La définition du désir, on l'a déjà vu. Voyons maintenant celle de la volonté.

La volonté, c'est le pouvoir qu'a l'homme de se déterminer à agir en fonction de motifs ou de raisons. Autrement dit, c'est le pouvoir de décision, le pouvoir de choisir ce que je vais faire.

La volonté, ça suppose donc la raison, un esprit qui réfléchit sur ce qu'il va faire, qui se demande quelle raison il a de faire plutôt ceci que cela, et qui choisit. Autrement dit, ça concerne uniquement cet animal doué de raison qu'on appelle l'homme.

Un animal peut éprouver des désirs, comme la faim, la soif, l'appétit sexuel, mais il ne veut rien, à proprement parler.

Donc, quelle différence ?

La volonté, on a dit que c'est le choix, la décision, mais est-ce qu'on choisit de désirer quelque chose ? Est-ce qu'on peut décider d'avoir faim, décider de désirer avoir des enfants, choisir d'éprouver un attrait sexuel ?

Non, évidemment. Donc, on voit que le désir, c'est quelque chose qu'on subit, c'est **passif**. A l'inverse, la volonté, on l'exerce, c'est **actif**.

Le **désir** est un **attrait** que l'on **subit**, la **volonté** un **pouvoir** que l'on **exerce**.

On peut dire encore que le désir est **spontané** alors que la volonté est **réfléchie**.

Le désir vient de lui-même alors que la volonté est un choix.

Mais il faut dire encore que la volonté vient après le désir.

J'ai d'abord un désir, puis ensuite, la volonté vient choisir de satisfaire ce désir ou pas.

Par exemple, j'ai faim, je désire manger : je suis face à un steak excellent, je salive. Mais je peux me retenir de manger, je me force à ne pas manger, à ne pas céder à mon désir. Autrement dit, je ne veux pas manger.

La volonté peut donc consentir à mon désir, ou bien d'y opposer. Ça signifie que la volonté, c'est ce qui fait que je ne suis pas forcé de satisfaire mon désir, donc que je suis libre à l'égard de mon désir.

Le désir, m'incite à agir, mais ce n'est qu'une incitation, il ne me force pas.

Le désir propose, la volonté dispose.

Ca signifie que la volonté, c'est le lieu du libre-arbitre, le lieu de la liberté humaine.

Configuration sans liberté :

1. Je désire. -> 2. J'agis.

Si c'était comme cela, il n'y aurait pas de liberté.

La liberté de l'homme signifie qu'il y a un intermédiaire : je veux = je choisis librement, je décide.

1. Je désire -> 2. Je veux. -> 3. J'agis.

La volonté, c'est l'espace de jeu de la liberté humaine.

c. Le désir de bonheur.

Caractériser le rapport du bonheur au désir, c'est d'abord se demander **ce que c'est que le désir d'être heureux**. Se demander si c'est un désir comme les autres ou bien si c'est un désir incomparable, qui a un statut différent.

> Texte de Pascal :

Tous les hommes recherchent d'être heureux, c'est sans exception.

Pascal reprend des choses qu'on a vues dans le texte d'Aristote. Il disait, « il est la fin de nos actions ». Pascal reprend cette idée > « c'est le motif de toutes les actions de tous les hommes ».

Mêmes les actions contraires > aller à la guerre, ne pas y aller.

A première vue, si on fait des actions contraires, c'est qu'on vise des buts différents, on désire des choses différentes. > à première vue seulement, on ne fait que prendre des chemins différents vers une seule et même direction qui est le bonheur.

Une objection > celle du suicide. Est-ce que c'est le bonheur qui est visé par le suicide ? On pourrait dire que si un homme se suicide, il renonce au bonheur, donc ce ne serait pas le bonheur le motif de ses actions.

Qu'est-ce qu'il faut répondre à cela ? > leur demander. > semble paradoxal > expliquez.

Celui qui va se pendre de lui-même, il le fait parce qu'il est malheureux.

Or, pourquoi le fait d'être malheureux le conduit à préférer la mort à la vie ?

Parce qu'il ne désire pas être malheureux. Donc, ce qu'il désire, c'est le bonheur.

C'est bien, même dans ce cas là, le désir du bonheur qui est le motif de son action.

Ce qu'on en conclut à propos du désir du bonheur, c'est que c'est **un désir universel**, un désir présent en tout homme quoi qu'il fasse.

Ca permet déjà de comprendre que le désir du bonheur n'est pas comme les autres, car il y a beaucoup de désirs qui ne sont pas universels, donc qui sont particuliers.

Universel > Tous

Particulier > Quelques uns

Singulier > Un seul

Ce serait quoi des désirs particuliers ? > cherchez des exemples.

Le désir de faire tel métier plutôt qu'un autre, telle études plutôt que d'autres, de prendre du plaisir dans telle activité plutôt qu'une autre.

Des désirs singuliers ? Difficile de trouver des exemples, car on n'est jamais certains que d'autres ne partagent pas mon désir. Ce serait sans doute un désir très bizarre, quelque chose de pathologique.

d. le bonheur : satisfaire tous ses désirs.

Une hirondelle ne fait pas le printemps, ce n'est pas une journée qui fait le bonheur > on peut dire la même chose pour le désir > satisfaire un désir ne suffit pas à faire le bonheur. Satisfaire un désir suffit à faire le plaisir, pas le bonheur.

Atteindre le bonheur, ce n'est pas se contenter de satisfaire *un seul* désir.

Ou alors, c'est très facile d'être heureux > il y a toujours au moins un désir qu'on puisse satisfaire. Dans ce cas là, tout le monde pourrait se dire heureux alors que nous constatons l'existence du malheur. > donc, ça ne suffit pas.

Les désirs les plus simples, comme manger, boire.

On y prend plaisir, certes, mais ça ne suffit pas à avoir ce qu'on appelle le bonheur.

Alors, est-ce qu'il faut satisfaire plus de désirs ? Et combien de désirs ?

Leur demander de dire un chiffre.

A chaque fois qu'on donne un nombre limité, on peut toujours dire que le bonheur, se serait d'en satisfaire plus. > c'est le paradoxe du sorite.

Si on peut accepter que certains de nos désirs ne soient pas satisfaits, alors un désir suffirait.

Et pourtant ça ne suffit pas.

Alors, il faut dire que le bonheur, ce n'est pas satisfaire un désir, ni même juste plusieurs de mes désirs > c'est satisfaire *tous* mes désirs.

Voilà comment on peut soutenir la thèse qu' « être heureux, c'est satisfaire tous nos désirs ».

On dit de l'homme heureux qu'il est « comblé » par la vie. S'il est comblé, cela veut dire que la vie comble tous les manques dont il pourrait souffrir, dans la vie tout va selon ses désirs.

Le bonheur, ce serait donc le plein assouvissement de mes désirs.

Cf. La def de Kant.

Le bonheur comme satisfaction de tous nos désirs > le bonheur comme satisfaction suprême.

Extensive, > pas seulement un type de désirs, car être heureux, ce sera être comblé à tout point de vue, dans tous les types de désirs.

Intensive > mon désir peut être plus ou moins satisfait > le bonheur, ce serait la satisfaction maximale de mon désir.

Protensive > la durée maximale > ça rejoint ce qu'on a dit sur le fait que le bonheur ne se fait pas en un jour. Le bonheur, ce n'est pas juste une satisfaction momentanée. Le bonheur est recherché comme un état stable, durable. Si mes désirs sont satisfaits, le bonheur c'est de

conserver cette satisfaction un maximum de temps. Un état de paix intérieur > pas seulement avoir une courte trêve avec nos désirs, mais être en paix avec ses désirs.

Le bonheur, c'est à chaque fois l'idée d'un *maximum*, l'idée d'un *tout*, de quelque chose de *complet*, de *parfait*.

Sinon, à chaque fois qu'on donne une limite, et bien ça ne serait pas LE bonheur, ça ne serait qu'une partie d'un bonheur plus grand qui serait le vrai bonheur.

Maintenant, désirer le bonheur, c'est quoi ? > C'est désirer **la satisfaction de tous mes désirs**.

On comprend mieux pourquoi c'est un désir universel. > Le bonheur, ce n'est pas n'importe quel désir, c'est le désir de satisfaire mes désirs. Il n'est pas sur le même plan que les autres.

Est-ce qu'on peut avoir des désirs, et ne pas désirer les satisfaire ? C'est impossible. C'est contradictoire.

Si on dit je désire manger, et que j'ajoute que je ne désire pas satisfaire ce désir, qu'est-ce que je dis ? > Je me contredis. Car satisfaire ce désir, c'est manger, donc si je ne désire pas satisfaire ce désir, alors je ne désire pas manger.

On peut ne pas vouloir satisfaire un désir, car volonté et désir, ce n'est pas la même chose. La volonté, c'est un choix libre, un libre arbitre. Un désir, c'est une passion, quelque chose qui s'impose à moi, pas un choix que je fais. Je ne choisis pas de désirer une chose.

On ne peut pas ne pas désirer satisfaire un désir.

Ca veut dire que **tout désir désire sa propre satisfaction**, ou alors c'est qu'on ne désire pas.

Et le bonheur, c'est satisfaire tous nos désirs. Le désir de bonheur, ce n'est pas un désir particulier à côté des autres désirs, qu'on pourrait satisfaire ou pas indépendamment des autres désirs. On peut satisfaire indépendamment le désir sexuel et le désir de luxe. Mais on ne peut pas satisfaire le désir de bonheur sans satisfaire les autres, le désir du bonheur passe par la satisfaction de tous les autres.

On a dit que tout désir désire sa propre satisfaction, ou alors il ne désire pas du tout.

Mais cette satisfaction de tous mes désirs, c'est le bonheur. Donc le bonheur, n'est pas un désir comme les autres, pas au même niveau, car il est impliqué par tous les autres désirs.

Le bonheur, c'est l'horizon de tous mes désirs. Le désir de bonheur, c'est la condition de tout désir. Tout désir est un désir de bonheur.

Si on ne désirait pas le bonheur, on ne désirerait rien du tout puisqu'on ne désirerait pas la satisfaction de nos désirs.

Petit exercice : essayez d'imaginer ce que ça pourrait être un désir de malheur, un désir d'être malheureux, au lieu d'un désir d'être heureux > c'est contradictoire. Montrez pourquoi. C'est contradictoire.

1^{ère} raison : s'il désire le malheur, il désire que tous ses désirs ne soient pas satisfaits. Donc, il ne désire pas du tout.

2^{ème} raison : il désire être malheureux. Donc s'il l'est, son désir d'être malheureux est satisfait. Mais le bonheur, c'est la satisfaction de nos désirs. Donc, il serait satisfait d'être malheureux, il serait heureux d'être malheureux. C'est une fois de plus contradictoire.

On ne peut pas ne pas désirer le bonheur > c'est un désir *nécessaire*, pas un désir *contingent*.

Nécessaire : ce qui ne peut pas ne pas être. > universel

Contingent : ce qui peut ne pas être. > particulier.

Avec tout ce qu'on a dit, essayez de trouver toutes les différences entre le plaisir et le bonheur.

1. le **plaisir** : il n'est pas suffisant, on recherche toujours de nouveaux plaisirs. Parce que le plaisir, c'est le résultat de la satisfaction d'un de mes désirs.
Le **bonheur** : il nous comble, il nous suffit > il est parfait > parce qu'il est la satisfaction de tous nos désirs.
2. le **plaisir** : il ne dure pas, il est éphémère. On doit toujours recommencer pour l'atteindre.
Le **bonheur** : on l'a vu, il implique la durée, la stabilité > c'est la satisfaction protensive.
3. Le **plaisir** est local : > c'est lié à un désir, donc c'est un plaisir local.
Le **bonheur** est global > tous nos désirs, donc quelque chose qui concerne tout notre être.

On peut en conclure que plaisir et bonheur ne sont pas identiques, même s'ils sont liés.

Le plaisir est moins que le bonheur, et il est en vue du bonheur.

Le bonheur est plus que le plaisir, mais il ne va jamais sans plaisir > il va plus loin que le plaisir.

Autrement dit, il peut y avoir plaisir sans bonheur, mais jamais bonheur sans plaisir.

On parle parfois de « petits bonheurs », les petits bonheurs du quotidien par exemple. On voit maintenant qu'il n'y a pas de petits bonheurs > car même un homme malheureux peut les éprouver, or il n'est pas heureux ! Même un homme au comble du malheur peut éprouver un minimum de plaisir. Un homme qu'on affame prend du plaisir à manger le peu qu'on lui donne, un homme qui a sommeil prend du plaisir à dormir, un homme épuisé prend du plaisir à se reposer. Mais pourtant, cet homme épuisé ca peut être un rescapé des camps de la mort.

Je pense que vous serez d'accord avec moi pour considérer qu'il est absolument impossible d'être heureux dans les camps de concentration. Mais par contre, on peut imaginer éprouver une forme de plaisir. Manifestement, étant épuisés par le travail forcé et par la faim, ils peuvent cependant éprouver un soulagement, un sentiment même faible de plaisir lorsqu'ils se couchent sur les banquettes où on les faisait dormir.

Là, on perçoit la différence. C'est qu'au fond, le plaisir est facile à obtenir alors que le bonheur est difficile à obtenir. Même celui qui est malheureux a ses plaisirs. L'homme malheureux, qui boit pour oublier, prend du plaisir à boire, mais il n'est pas heureux.

Les « petits bonheurs », il n'y en a pas, en réalité ce sont en fait des petits plaisirs, mais au quotidien, on oublie cette différence car l'usage normal du langage est imprécis, le travail

philosophique consiste justement à préciser l'usage qu'on fait du langage, et à distinguer les concepts les uns des autres.

Après avoir clarifié la notion de bonheur, il faut la remettre en question, en se demandant s'il est possible d'atteindre le bonheur. Cet horizon d'une satisfaction complète, totale, suprême, est-ce que ce n'est pas un idéal irréalisable ?

III. De la difficulté à l'impossibilité du bonheur.

a. Un bonheur toujours à venir.

L'idée qu'on a donnée du bonheur, c'est une idée très haute du bonheur, du coup il semble difficilement atteignable > On a vu que le bonheur, n'est pas le plaisir, car le plaisir, c'est facile. Mais du coup, le bonheur semble très difficile à atteindre. Cette complétude de la vie pleinement satisfaite, dans tous ses désirs, on risque de s'épuiser à la chercher. On risque de perdre le bonheur à force de le chercher. > On va tendre toujours vers une satisfaction complète qui sera inatteignable, et du coup le bonheur est toujours remis à plus tard, dans l'avenir, mais on en oublie d'être heureux au présent.

Cf., le texte de Pascal. Il parle de cela.

Nous sommes entièrement tendus vers l'avenir et c'est à lui que nous pensons, pas au présent. On comprend pourquoi > on agit en vue d'une fin, donc on agit en vue de quelque chose à venir. Le passé et le présent, ce sont nos moyens en vue d'une fin qui est à venir. Cette fin, c'est le bonheur, car on agit toujours en vue de lui, comme on l'avait vu dans le texte d'Aristote.

Mais du coup, on espère toujours le bonheur sans jamais le vivre.

On se dispose à être heureux : cela veut dire que dans le présent, on recherche le bonheur, on recherche sans cesse à satisfaire tous nos désirs. Mais du coup on n'obtient jamais ce bonheur. On perd sa vie à la gagner, on vise un idéal qu'on n'atteint jamais, alors que la satisfaction complète qu'est le bonheur exigerait qu'on se détourne du passé et de l'avenir pour exister dans la satisfaction présente.

Chercher le bonheur, c'est ne plus exister au présent, c'est ne pas être heureux. Chercher le bonheur, c'est se condamner à ne pas le trouver. Être vraiment heureux, ça consisterait à vivre entièrement au présent en étant comblé, et on n'aurait plus besoin de le désirer dans l'avenir.

En fait, Pascal fait ici un constat : il demande que chacun fasse une expérience pour constater en lui-même que justement on n'atteint jamais cette vie entièrement au présent, on est toujours en train de désirer plus de choses, donc on vise toujours le bonheur comme quelque chose qui est dans l'avenir.

On avait parlé du rapport du désir au manque : le fait que par définition, on ne désire pas ce qu'on a, on désire ce qu'on n'a pas.

Mais du coup, ça veut dire que le fait qu'on désire le bonheur est la preuve que l'on n'a pas ce bonheur, qu'il est toujours à venir et qu'on s'épuise à le rechercher dans nos actions.

Le bonheur, c'est ce qui est désiré, il est le moteur de notre vie, il est ce pourquoi on fait ce qu'on fait. Mais du coup, ce désir, cette énergie qu'on dépense pour trouver le bonheur prouve bien qu'on ne l'a pas.

Ce que nous permet de comprendre ce texte, c'est la structure temporelle du désir.

Il y est question de notre rapport au passé, au présent, à l'avenir, c'est-à-dire aux trois dimensions du temps.

D'après vous, à laquelle de ces trois dimensions est-ce qu'il faut rattacher le désir ?

A l'avenir bien sûr ! > pendant la campagne présidentielle, Ségolène Royale a créé des comités de soutiens qui s'appelaient « désir d'avenir ».

En fait, c'est un pléonasme ! Comment pourrait-on désirer autre chose que l'avenir ?

On ne désire pas le présent, parce qu'on ne désire pas ce qu'on a, on désire ce qu'on n'a pas encore.

On ne désire pas non plus le passé.

Contre exemple : si on est nostalgique, si on regrette quelque chose qu'on a perdu ?

Est-ce qu'on désire le passé ? Non ! on désire revivre ce qu'on a vécu, mais dans l'avenir ! On désire que ce qui est passé soit à venir, donc c'est bien toujours l'avenir qu'on désire.

Donc vous voyez que la dynamique même du désir, c'est de nous détourner du présent pour nous projeter vers l'avenir, vers un bonheur idéal qu'on n'atteint jamais.

Je dis le bonheur comme cet état de satisfaction complète de tous mes désirs, c'est un idéal.

Ici, il faut distinguer l'idéal et le réel.

Le **réel**, c'est facile à définir : le réel, c'est ce qui est. C'est quoi, être réel ? C'est être, tout simplement.

L'**idéal**, c'est un objet d'imagination, ce n'est pas ce qui est, c'est ce qui devrait être, c'est quelque chose de supérieur au réel, de préférable au réel. L'idéal, c'est ce qui est parfait, alors que le réel est toujours imparfait. L'idéal, c'est le rêve irréalisable.

La supériorité de l'idéal sur le réel, c'est qu'il est parfait alors que le réel est imparfait.

Mais la supériorité du réel sur l'idéal, c'est que le réel est réel justement, il existe. A quoi bon la perfection, si elle n'est jamais réelle, si on ne l'atteint jamais ?

En somme, l'idée c'est qu'à toujours désirer l'idéal, on ne profite jamais du réel, qui est la seule chose qu'on ait vraiment.

Finalement, l'idéal du bonheur, ce serait quelque chose qui ne nous rendrait pas heureux, mais qui justement nous rendrait toujours plus malheureux.

Parce qu'à force de désirer un bonheur à venir, on s'impatiente, on attend que notre vie passe, en espérant l'avenir. Comme on désire un bonheur idéal dans l'avenir, cela nous fait dire : « vivement la fin de l'heure, vivement les vacances, vivement la fin de l'année, vivement la retraite, etc. » > on passe son temps à attendre un bonheur qui n'est jamais là, qu'on repousse dans l'avenir, et donc on n'est pas heureux dans le présent.

Quand on se dit « vivement la fin de l'heure, vivement les vacances, vivement la fin de l'année, vivement la retraite, etc. » c'est qu'on n'a pas réussi à être heureux au présent.

Pour conclure là-dessus, on pourra dire que de même qu'on dit d'une femme qu'à désirer toute sa vie le prince charmant, elle n'a finalement jamais connu l'amour, à désirer toute notre vie le bonheur, on finit par ne jamais l'être.

C'est la conclusion essentielle du texte : « nous disposant à être heureux... »

b. Bonheur, ignorance et hasard.

Autre problème : le bonheur, c'est satisfaire tous ses désirs, mais pour cela, **il faudrait que je sache ce qui peut venir satisfaire mes désirs**. Mais c'est tout sauf évident, car **je ne connais pas avec certitude la situation où j'agis**. **Ce qui peut venir me satisfaire d'abord peut en fait me causer plus de malheur encore et m'éloigner du bonheur**.

Cf. texte de Kant.

Vous vous souvenez qu'on avait dit que l'idée de bonheur, ça implique la notion de complétude, de totalité. Kant part de cette idée pour montrer ce qui fait problème.

Ce qui fait problème, c'est qu'on n'a pas **de concept déterminé du bonheur**.

Le concept de bonheur, on se le représente comme une satisfaction complète de nos désirs.

Simplement, on n'a pas tous les mêmes désirs, et il y a de multiples façons de satisfaire un seul et même désir. **Le bonheur, c'est toujours quelque chose de subjectif, parce que tous les hommes ne sont pas heureux de la même façon, ils n'ont pas tous les mêmes désirs.**

C'est donc **un concept général**, qui est identique pour tout homme, mais qui reste indéterminé tant qu'on ne précise pas en quoi il consiste concrètement, quels désirs doivent être satisfaits.

Quand Kant dit qu'on en a pas un concept déterminé, ça veut dire que ça reste **un concept vague, encore imprécis**, tant qu'on ne précise pas dans le détail ce qui nous permettrait d'être pleinement satisfait, qu'est-ce qu'on doit désirer.

Il demande à être rempli par chacun d'entre nous, par nos particularités, les circonstances particulières de notre vie, pour avoir un concept déterminé du bonheur.

Avoir ce concept du bonheur, c'est avoir **le savoir de ce que c'est que mon bonheur**, à quoi il correspond de manière très précise dans mon existence. A partir de ce concept, je pourrais le chercher de manière sûre. Mais le problème, c'est que **personne n'a un tel savoir de son propre bonheur**. **Le bonheur est voué à l'incertitude, à une ignorance foncière**. Du coup, on ne sait pas comment le chercher.

A chaque fois que je cherche à satisfaire mes désirs, ce qui me paraît pouvoir les satisfaire peut toujours venir les contredire, et m'apporter le malheur. **On ne peut jamais dire avec certitude quelle action peut favoriser le bonheur**. A chaque fois qu'on en donne une, elle peut très bien m'apporter le malheur.

La richesse, le savoir, la vie de couple, les enfants, le travail, etc. Tout cela peut apporter aussi bien le bonheur que le malheur, sans qu'on puisse le savoir à l'avance.

Voir les exemples que donne Kant : **l'homme croit faire son bonheur, et finalement c'est le malheur qu'il trouve**.

Leur demander de chercher un contre-exemple : y en a pas !

> les circonstances nous échappent toujours en partie, car on n'en connaît pas les dernières conséquences > peut être qu'à court terme cela semble être la voie du bonheur, et à plus long terme, dans les dernières conséquences, c'est finalement au malheur que cela aboutit.

Il faudrait être **omniscient**, c'est-à-dire connaître la totalité de l'enchaînement des événements du monde pour pouvoir satisfaire nos désirs sans mettre en péril la satisfaction des autres désirs. Omniscient, littéralement, cela veut dire tout savoir, c'est un attribut de Dieu.

Il faudrait **pour chaque action accomplie, connaître la totalité des conséquences dans le temps**, ce que personne ne peut faire, à part Dieu s'il existe.

Du coup, **on est toujours dans l'ignorance à l'égard du bonheur**, on ne sait jamais vraiment comment l'atteindre : trouver le bonheur comme satisfaction de tous mes désirs semble bien **improbable**, car on ne sait pas comment faire pour l'atteindre.

Le problème, c'est l'ignorance.

Mais ce qu'il faut en conclure, c'est que du coup, **le bonheur est une question de hasard, une question de chance**. En fait, toutes les circonstances qui vont faire qu'un événement satisfera notre désir au lieu de le contredire, si on en est ignorant, comme le dit Kant, c'est parce qu'on ne les maîtrise pas, elle ne dépendent pas de nous. Du coup, si au final on est heureux, c'est une question de hasard, de chance, on ne pouvait pas le prévoir.

Dans toutes nos actions, **on est obligé de s'en remettre à la chance** : on agit pour satisfaire notre désir, et il n'y a plus qu'à espérer que les conséquences imprévues et imprévisibles de notre action ne vont pas en fait empêcher d'autres désirs d'être satisfaits.

C'est toujours cette dimension de chance, de hasard, dans le bonheur qui fait qu'il nous résiste, qu'on ne le maîtrise pas, et qu'il est improbable :

Le tragique du bonheur comme du malheur : c'est que c'est bien souvent immérité.

Un enfant dont les parents meurent dans un accident de voiture : c'est pas de chance, mais c'est le hasard. Statistiquement, il y a plusieurs milliers de morts chaque année sur les routes, et c'est tombé sur eux.

Donc, on voit que la situation est tragique : **face au bonheur, nous sommes impuissants.**

Ce rapport entre **bonheur et hasard, bonheur et chance** :

Il se donne à voir souvent.

Dans la langue :

Chercher des **expressions**.

La question de la chance > les expressions « au petit bonheur la chance », etc.

« Agir au petit bonheur », c'est s'en remettre à la chance.

« Par bonheur », « heureusement »... Par bonheur, c'est par chance. Quand on dit, il est tombé, et par bonheur, il n'a rien eu de cassé, on ne dit pas il est tombé, et il a atteint le bonheur, la satisfaction complète de ses désirs. On dit, que par chance, il n'a rien eu de cassé.

L'étymologie. Bon-heur > c'est le bon heur.

Cela n'a pas eu l'heur de lui plaire > ça veut dire, cela n'a pas eu la chance de lui plaire. Le bon heur, c'est la bonne chance. Même chose pour le malheur, c'est l'absence de chance.

➤ Tout ce qui m'arrive de bon, tout ce qui m'est favorable.

➤ *bonum augurium*, les bons augures, le bon présage > ce que ça augure de bon.

En anglais > *happiness* > *to happen*. > c'est ce qui arrive, ce qui se produit, et non pas ce que je fais.

En grec > *eudaimonia* > le bon *daimon*, c'est-à-dire le démon qui veille sur nous et fait qu'il nous arrive de bonnes choses.

En allemand > *Glück*. Signifie bonheur et chance tout à la fois.

Dans les comportements > *Le porte-bonheur*. > un objet qui est censé me porter bonheur, m'apporter un bonheur sur lequel je n'ai pas de prise.

> l'amulette, le talisman, le fétiche, le gri-gri, le trèfle à quatre feuilles.

Chasser le mauvais œil, les mauvais esprits. Les prières, les cérémonies sacrées, les offrandes aux dieux, les sacrifices (le sacrifice d'Iphigénie par Agamemnon).

L'astrologie > on veut savoir si on obtiendra le bonheur ou pas. Et si le malheur nous est prédit, ce qu'on doit faire pour l'empêcher d'arriver.

Tous ces comportements, communs à toutes les cultures, témoignent du fait qu'il y a toujours dans le bonheur quelque chose qui relève du hasard.

Le bonheur est **un don mystérieux, une grâce, il tient aussi à des circonstances favorables sur laquelle je ne peux rien.**

c. Le problème de la durée : de la souffrance à l'ennui.

Le bonheur, c'est la satisfaction *protensive* de mes désirs, il suppose la durée, la stabilité. C'est **une satisfaction maximale dans le temps.**

Simplement, est-ce qu'on peut réussir à satisfaire le désir une fois pour toute, et dire ainsi qu'on a atteint le bonheur ? En fait, **il semble bien que la satisfaction du désir ne dure pas et que le désir soit à chaque fois relancé sans qu'on puisse atteindre la satisfaction complète qu'est le bonheur.**

Cf. texte de Schopenhauer.

1. Le bonheur, c'est la satisfaction de nos désirs. Mais ce que nous montre Schopenhauer, c'est que ce n'est rien de positif, c'est quelque chose de négatif. C'est quoi le désir ? > c'est le sentiment du manque, on l'avait vu.

Le bonheur n'est pas quelque chose de positif, qui viendrait de lui-même, en premier. Ce qui est premier, c'est le désir, la privation, le manque, donc la **souffrance**. Le bonheur ne vient qu'ensuite, parce qu'il apporte la satisfaction du désir, il comble le manque, il met fin à la souffrance, il éteint le désir. C'est cela la jouissance qu'on éprouve quand on satisfait un désir. **Il n'y a pas de bonheur qui surgirait de lui-même antérieurement à la souffrance. En droit, le manque précède toujours la satisfaction, le vide précède le remplissement, l'absence précède la présence, l'obscurité précède la lumière, etc.**

Mais alors le bonheur, ce n'est pas quelque chose de positif, **c'est quelque chose de négatif > il est seulement la suppression du manque. Ce qui est premier et est la réalité de notre vie, c'est la souffrance, le manque.** C'est ça la réalité du désir.

Vous voyez que là, Schopenhauer s'appuie sur la face négative du désir.

2. Schopenhauer ajoute ensuite un élément essentiel, c'est que **quand on satisfait un désir, on l'éteint.**

Quand on satisfait un désir, on éprouve une jouissance, un plaisir, mais le désir est comblé, et alors il s'éteint puisque le manque a disparu et que le désir n'existe que par le manque, et la jouissance de satisfaire ce désir aussi disparaît. Donc la satisfaction du désir, elle ne dure pas, elle est **éphémère**. Elle ne dure que le temps de combler le manque et disparaît avec lui.

Dès qu'elle disparaît, c'est l'ennui, la lassitude qui apparaît. Quand on obtient l'objet qu'on désirait, on s'en lasse, il finit par nous ennuyer. **Ennui qui est un sentiment triste,** une déception par rapport à ce qu'on attendait de la satisfaction de notre désir.

Ici, Schopenhauer parle de ce qu'on a appelé la face positive du désir :

le désir est une force, une énergie vitale. La satisfaction du désir fait disparaître cette énergie en même temps que le manque.

Si on ne désire plus, alors nous n'avons plus d'élan, d'énergie, on tombe dans l'ennui, où on ne sait plus quoi faire. L'ennui : on ne désire plus rien faire, donc on reste vide, lasse.

C'est un état de malheur dû à l'absence de désir : on a plus envie de rien.

Quand quelqu'un s'ennuie, on lui propose des activités, des choses à faire et il répond à chaque fois « oh non, j'ai pas envie ». Ca veut dire, je ne désire rien.

Rousseau disait déjà « Malheur à celui qui n'a plus rien à désirer ! » dans *La Nouvelle Héloïse*. L'ennui, c'est ce malheur, car la vie apparaît comme vide, sans attrait, sans intérêt.

Pensons à la formule latine : *homo triste post-coïtum*. Après la satisfaction du désir sexuel, l'homme ne désire plus, donc il tombe dans la tristesse.

Pensons aussi à l'expression « **il a tout pour être heureux** ». C'est à juste titre une formule que l'on dit, non de celui qui est heureux, mais de celui qui ne l'est pas, qui est blasé de tout ce qu'il a, qui s'ennuie et n'est pas heureux.

Et évidemment, **la tristesse de l'ennui, c'est un sentiment désagréable, un sentiment de vide absolu qu'on cherche à fuir.**

Plus de désir, plus envie de rien, plus de force, d'énergie vitale : **en perdant la face négative du désir, on a aussi perdu sa face positive !**

3. Et comment fait-on pour le fuir ? **On se met à désirer de nouvelles choses pour remplir ce vide ennuyeux de l'existence, et donc à souffrir de nouveau du manque. On retourne au point de départ sans rien avoir gagné.** On n'est pas plus avancé. La satisfaction de notre désir ne nous a rien fait gagner.

Le désir est relancé, et on cherche de nouveau à le satisfaire. Mais donc, on n'arrive jamais à un état durable de satisfaction complète, qui serait le bonheur.

Le désir n'atteint pas la satisfaction complète et durable > **il oscille toujours entre la souffrance et l'ennui, le manque et la lassitude. Le désir est oscillation entre présence du désir (souffrance) et absence de désir (ennui) > dans aucun des deux cas on n'est pas heureux.**

Pensez à l'exemple de **Don Juan** > l'homme aux mille et trois conquêtes féminines. Il est la figure du **désir infini, illimité**, il ne trouve jamais la satisfaction complète qui serait le bonheur. Il oscille toujours comme un pendule entre souffrance et ennui, frustration et lassitude, sans fin.

Un bon exemple à utiliser en dissertation > pour les disserts, il faut chercher des exemples et les analyser, cela permet de développer une idée en montrant sa réalité, en montrant des exemples qui témoignent en sa faveur.

On a dit que le bonheur, c'était la satisfaction de tous nos désirs > on voit maintenant que cette quête est toujours inachevée, on n'atteint pas cette complétude. > **la quête du bonheur est comme la condamnation du mythe de Sisyphe.** > celui qui fait effort pour rouler son

rocher en haut de la colline, mais le rocher retombe toujours. C'est la condamnation de Sisyphe à une souffrance éternelle. Le désir est une semblable torture, le désir est désir d'un bonheur qu'il n'atteint jamais car il est inatteignable.

Cf. encore l'expression « il a tout pour être heureux ».

Soit l'homme n'a pas tout pour être heureux, il ne satisfait pas ses désirs, et alors il souffre de cette insatisfaction, il souffre du manque. Soit il a satisfait tous ses désirs, il a tout pour être heureux, et alors, pourtant, il ne l'est pas, il est blasé, lassé de tout : c'est l'ennui, la lassitude de celui qui est blasé car il a connu toutes les jouissances et il ne lui reste plus rien à désirer. Il possède tout ce qu'il désire et, du même coup, ne l'est pas, bien qu'il ait tout pour l'être. Mais c'est justement le fait de tout avoir qui l'empêche d'être d'heureux. Il regarde avec nostalgie le temps où il pouvait encore désirer quelque chose qui lui laissait espérer le bonheur. Et pourtant, à l'époque, il n'était guère plus heureux : il souffrait de l'insatisfaction de son désir.

Cette expression dit bien cette **alternance infinie de la souffrance et de l'ennui**. Le bonheur est introuvable, dès qu'on croit l'atteindre et le saisir, il nous glisse entre les doigts et tout est à recommencer.

La vie est donc une torture, nous vivons torturés par nos désirs, et c'est la mort qui y met fin !

d. Le malheur, le divertissement et la béatitude.

On avait vu que l'homme désire nécessairement le bonheur, qui est la satisfaction de tous ses désirs. En même temps, on vient de voir qu'il est impossible d'atteindre ce bonheur.

Cela signifie que **l'évidence première de la vie humaine**, c'est celle du **malheur**. Et c'est précisément pour cela que nous désirons le bonheur et nous agissons en vue de l'obtenir : c'est parce que d'abord, nous ne l'avons pas.

Avant la satisfaction du désir, il y a le sentiment du manque > c'est cela qui est premier, le malheur.

La condition humaine, c'est d'abord le malheur, ou comme nous dit Pascal, c'est la misère. **La misère de notre condition d'homme.**

Pour s'en rendre compte, il nous suffit de **ne rien faire**, de cesser toutes nos activités, de se reposer, de rester seul dans une chambre, sans rien faire, pendant plusieurs heures et de réfléchir sur sa propre condition. > On entre alors dans **l'ennui**, on sent notre propre néant, le vide de notre existence. > Le bonheur devrait être un état de satisfaction complète, de paix, de repos, le bonheur, c'est une paix intérieure, être en paix avec soi-même. Mais lorsque nous cessons nos activités pour entrer dans un plein repos, ce n'est pas le bonheur que nous trouvons, c'est notre malheur, notre misère.

Cf. premier texte de Pascal.

Ce **néant**, cette insuffisance, cette impuissance, c'est d'abord celui du **mystère de notre existence**. Nous n'avons pas choisi de naître, nous n'avons pas demandé à exister. Mais de fait, nous existons, sans savoir pourquoi, ni pour quoi faire. Nous ne savons pas ce que nous

faisons là. Pascal dit parfois que nous sommes comme un homme qui se réveillerait dans une île déserte sans savoir qui l'y a transporté. C'est notre situation : nous naissons avec un corps déterminé qu'on n'a pas choisi, en un lieu qu'on n'a pas choisi, et à une époque qu'on n'a pas choisie, avec des parents qu'on n'a pas choisis, et tout cela, sans qu'on sache pourquoi. Nous ne connaissons pas les raisons de notre existence. **Nous sommes donc remis de fait à nous même comme une charge. Nous sommes en charge de nous-mêmes et cette charge nous pèse.** L'existence a un poids, elle est lourde à porter, et c'est cela que nous sentons quand nous nous isolons dans la solitude et le plein repos, nous sentons que nous sommes à nous-mêmes ce qu'il y a de plus énigmatique, que nous sommes pour nous même un mystère angoissant. > c'est la **déréliction** > nous sommes **abandonnés** à nous-mêmes, et abandonnés au monde, notre propre existence est énigmatique, et **nous sommes étrangers au monde**, car nous ne l'avons pas créé, nous ne l'avons pas choisi, sa présence est un mystère > nous sommes assignés à lui comme à une prison dont on ne peut sortir et où ne savons pas ce que nous sommes censés y faire. La grande question que pose l'existence dans le monde, c'est : « mais qu'est-ce que je fais là ? ». Pourquoi est-ce que j'existe en ce lieu, à cette époque, dans ce corps ? Pourquoi est-ce que j'existe dans ce monde ? Pourquoi pas un autre monde ? Et pourquoi devrais-je même exister, et pourquoi même devrait-il y avoir un monde ? C'est la question la plus fondamentale, qui nous porte devant l'énigme de l'existence : pourquoi est-ce qu'il y a quelque chose et non pas plutôt rien ?

Cet abandon profond dont l'homme prend conscience, c'est la **déréliction**. En latin, *derelictio* veut dire abandon, cela désigne en théologie la situation du Christ sur la croix, qui demande : « Mon père, mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». **Cette situation d'abandon absolu est celle de l'homme, même s'il se le cache à lui-même la plupart du temps, au quotidien, car cette vérité est dure à supporter, elle est sa misère, son malheur.**

Cf. début du texte 2

Et non seulement nous ignorons ce que nous faisons en cette vie, mais en plus nous savons que **nous sommes promis à une mort certaine**. C'est cela le **malheur** évident de notre existence, ce **néant** que nous ressentons dans la **solitude**. Nous sommes livrés à la mort, qui peut nous arriver à tout instant. La mort n'est pas quelque chose qui vient simplement à la fin de la vie. La mort est présente à tous les instants de notre vie à titre de menace constante. La mort nous menace constamment d'arriver, car elle peut arriver à toute heure, même si on l'occulte la plupart du temps : on peut un jour, ne pas se réveiller. Et le pire, c'est que non seulement elle nous menace, mais elle est certaine. On sait avec certitude que la mort va nous arriver. Personne ne pourra y échapper. Il va nous falloir mourir, c'est certain. Et à chaque instant qui passe, chaque minute, chaque heure, chaque jour me rapproche de l'instant où la mort va m'arriver. Vivre, ce n'est rien d'autre qu'aller à la mort.

Comme un navire qui serait emporté par le courant d'un fleuve : il ne peut pas faire demi-tour, il sait qu'au bout, il y a un gouffre, et qu'à chaque instant il s'en rapproche.

C'est cela, la vie, c'est une histoire qui finira mal.

Cf. fin du texte 2. > et le texte sur les condamnés à mort (texte 4)

Nous voyons nos proches mourir l'un après l'autre, d'abord nos grands parents, puis nos parents, puis nos amis, et on attend son tour, telle est la vie.

Proverbe latin :

Mors certa, hora incerta > la mort est certaine, mais son heure est incertaine.

On est choqué par la situation des condamnés à mort au Texas, qui peuvent passer plusieurs années dans les couloirs de la mort sans savoir quand ils seront exécutés. Mais ce que nous

montre Pascal, c'est que cette situation horrificante, c'est bien la nôtre. Nous sommes tous condamnés à mort. C'est notre lot.

Cf. texte 4 sur les condamnés à mort.

Le problème est : **Dans ces conditions, avec un tel tableau de la condition humaine, comment le bonheur serait-il possible ? Comment faire pour être heureux malgré la mort et le fait qu'on ne sait pas ce qu'on fait là ?**

Une première solution :

- ne plus y penser. Cf. texte 3.

Le **divertissement** dit Pascal. On se divertit. Se divertir, cela veut dire faire diversion. Il y a quelque chose qui nous dérange, alors on regarde ailleurs, on se bouche les oreilles, parce que cela nous rend malheureux de regarder la vérité en face, parce que la vérité est trop dure à entendre.

- Ca veut dire que si dans le repos, dans le silence, dans la solitude, on touche l'ennui, le néant, le malheur, alors il faut fuir le repos, il faut s'agiter en permanence, il faut avoir toujours quelque chose à faire, une affaire dont on doit s'occuper. Il faut fuir le silence et trouver le bruit permanent. Il faut fuir la solitude en bavardant avec autrui. Le bavardage, c'est cela : on n'a rien à dire, mais on parle pour parler, pour meubler. Il faut fuir le vide de notre existence en le comblant par le plus d'activités possibles, même si elles sont futiles.

Pour être heureux, on se trouve une occupation quotidienne qui nous empêche de penser à notre condition d'homme. Ca peut être n'importe quelle activité tant qu'elle nous permet d'oublier nos soucis. Ca peut être le jeu, la lecture, le sport, ou même notre travail. Le travail, ca permet d'oublier.

Un bon exemple de divertissement c'est la télévision. On parle de programmes « de divertissement ». Son but est clairement de nous divertir, de nous faire oublier nos soucis. Souvent, on allume la télévision sans savoir ce qu'il y a ni ce qu'on va regarder. L'important, ce n'est pas ce qu'on va regarder, c'est juste de regarder quelque chose pour s'occuper, pour oublier nos problèmes. Pensez aussi au fait d'allumer la radio, non pas pour l'écouter, mais juste pour faire un fond sonore, quelque chose qui permet de masquer le silence, car dans le silence on risque de sentir ce néant, ce vide que l'on cherche à fuir. Souvent, les gens qui vivent seuls laissent la télévision allumée en permanence pour avoir une présence rassurante. Mais **n'importe quelle activité peut tenir lieu de divertissement**. Pascal donne l'exemple de la **chasse** et du **jeu**. Dans la chasse, ce qui compte, ce n'est pas la prise, c'est l'activité même de chasser en tant qu'elle nous divertit. Si on donne au chasseur sa prise sans qu'il ait besoin de la chasser et la tuer, il n'est pas satisfait.

Pareil pour celui qui joue de l'argent. Ce qu'il recherche, plus que l'argent, c'est la montée d'adrénaline que provoque le fait de tout risquer. Cela le divertit et lui fait oublier ses soucis. Si on lui donnait l'argent sans jouer, ca ne lui plairait pas.

Conclusion : **On trouve le bonheur en ne pensant plus à notre malheur**. Dans ce cas, **le bonheur, c'est l'oubli du malheur**. On devient insouciant et joyeux, parce qu'on oublie nos soucis.

D'après vous, est-ce que cette forme de bonheur est satisfaisante ?

Simplement, **on s'illusionne sur notre état**. Au lieu de regarder la vérité en face, la vérité de notre condition, on fuit la vérité. Mais alors on n'atteint pas un vrai bonheur, puisque c'est un bonheur qui est pris à l'illusion, c'est un bonheur faux, qui aime la fausseté. C'est **une illusion de bonheur**.

On oublie les causes de malheur, comme la mort, et on se sent heureux. Mais les causes de malheur sont toujours là et bien là, elles n'ont pas disparues ! On n'a pas résolu le problème qui nous fait souffrir, on s'est contenté de l'oublier. **L'oubli produit une illusion, comme si la mort n'était plus là sous prétexte qu'on y pense plus alors qu'elle est bien là. C'est donc bien un bonheur illusoire, un faux bonheur.**

Ce bonheur, c'est l'oubli du malheur. Mais donc il n'y a rien de positif dans ce bonheur, parce qu'il n'y a rien de réjouissant dedans. Il est juste la privation du malheur, sa suppression > on le supprime en l'effaçant grâce au divertissement, mais ce faux bonheur n'apporte rien dont on puisse se réjouir.

Un bonheur positif, ce serait un bonheur où on pourrait se réjouir de quelque chose, comme de ne pas avoir à mourir. Ici, ce n'est pas le cas, c'est un bonheur entièrement négatif où on se contente de détourner notre regard de ce qui nous cause du chagrin.

Un vrai bonheur, ce serait un bonheur qui serait capable de regarder en face la vérité de notre condition, et de s'en réjouir. Il ne serait plus juste l'oubli du malheur, il ne serait plus un bonheur négatif, il serait un bonheur positif où on se réjouirait de la vérité de notre condition parce qu'on aurait trouvé une solution au problème de notre existence.

Du coup, **le faux bonheur qu'est le divertissement est le pire des malheurs, car il nous empêche de trouver ce vrai bonheur.** Ce faux bonheur nous fait croire qu'on est heureux parce qu'on ne pense plus à nos soucis, et du coup il nous dispense de regarder une bonne fois en face cette misère de notre condition pour trouver un vrai bonheur, qui soit capable de surmonter nos soucis au lieu de les éviter.

Cf. le texte 5.

Quand on a des soucis, on peut soit tenter de les résoudre, soit refuser de les regarder en face. On s'en détourne, mais les soucis sont toujours là et rien n'est résolu. Exemple, quelqu'un qui a un problème de santé et qui préfère ne plus y penser au lieu de se soigner. Il se divertit, mais c'est là la plus grande de ses misères que la joie qu'il trouve en n'y pensant plus, car pendant ce temps son problème va s'aggraver. Il faudrait au contraire qu'il regarde en face ce problème et décide de se prendre en charge, et de se faire soigner. C'est le grand problème pour les problèmes psychologiques > le malade refuse souvent d'aller voir un psy.

Simplement, comment un vrai bonheur pourrait-il être possible alors que les causes de malheur sont bien réelles > la mort qui peut survenir à tout instant, c'est une certitude. Comment ce problème là, on pourrait le résoudre ?

Notre incapacité à satisfaire tous nos désirs aussi, notre insatisfaction dont on parlait avec Schopenhauer. **Comment est-ce qu'on pourrait en venir à se réjouir en regardant lucidement tous ces malheurs ? Le vrai bonheur semble impossible.**

Tout au moins, il est impossible pour le moment, dans cette vie. Il ne reste plus alors qu'à espérer une autre vie, une vie dans l'au-delà où toutes les causes de malheur seraient supprimées. > C'est la voie que préconise Pascal < cf. texte 6.

La **religion** nous promet justement le vrai bonheur : c'est un **bonheur supraterrrestre** > un bonheur dans une autre vie > c'est la vie éternelle, qui surmonte la mort, qui résout le problème de la mort au lieu de l'oublier. Le christianisme promet la résurrection des morts le jour du jugement dernier.

Ce bonheur supraterrrestre, c'est aussi **la béatitude**, c'est-à-dire la satisfaction complète et pour toujours de tous nos désirs. Ce bonheur, c'est celui du bienheureux auquel Dieu accorde à ses désirs d'être satisfaits. **Le bienheureux, c'est celui qui possède le bonheur parfait.**

Il faut donc distinguer **bonheur terrestre** et **bonheur supraterrrestre**, bonheur **transcendant**, bonheur **immanent**.

Immanent > ca veut dire, **ce qui ce demeure dans**

Transcendant > ca veut dire, **ce qui passe au-delà, ce qui dépasse.**

Le bonheur terrestre est un bonheur immanent, car il demeure dans cette vie, dans ce monde. Le bonheur supraterrrestre est un bonheur transcendant, car il transcende cette vie et ce monde, il les dépasse vers une autre vie et un autre monde.

Le texte canonique du christianisme sur cette promesse du bonheur futur, c'est le *Sermon sur la montagne*, rapporté dans l'évangile selon saint Luc :

« Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous »

On promet le bonheur à venir et en même temps on met en garde ceux qui jouissent ici bas du faux bonheur, le bonheur terrestre, le bonheur du divertissement :

« Mais malheur à vous, les riches ! Car vous avez votre consolation. »

Cette consolation, ca rejoint ici l'idée du divertissement, le bonheur terrestre comme un faux bonheur qui est en fait un vrai malheur car il console, et il détourne du vrai bonheur. Ce bonheur terrestre, c'est simplement un état moins malheureux que les autres, mais cette consolation est corruptrice, elle rend la vie terrestre acceptable au lieu de nous amener à la vie éternelle qui est seule le vrai bonheur.

Que faut-il en conclure ?

Est-ce que nous sommes condamnés au malheur dans cette vie ? Comment pourrait-on se satisfaire de cette situation ? Que l'on soit croyant ou pas, il faut chercher à être heureux dans cette vie, être heureux malgré tout.

Ou alors on ne voit pas pourquoi on ne se suicide pas tout de suite !

Si on refuse de se suicider, c'est qu'on pense que malgré tout le malheur qu'on a décrit, le bonheur doit quand même être possible.

IV. Être heureux malgré tout : la voie de la sagesse.

La définition du bonheur comme satisfaction de tous mes désirs me condamne à une souffrance, à une frustration perpétuelle car on n'atteint jamais cette satisfaction complète. Du coup, nous sommes contraints de rejeter le bonheur dans une autre vie.

Si c'est la conclusion à laquelle nous amène nécessairement l'idée selon laquelle le bonheur est quelque chose de parfait, est un tout, une complétude, dans la réussite de notre vie, ou bien dans la satisfaction de nos désirs, alors c'est cette définition même qu'il faut rejeter pour que le bonheur soit possible en cette vie.

Un bonheur possible en cette vie, ce devra être une autre forme de bonheur.

Le bonheur comme totalité, complétude, maximum, perfection, c'est le bonheur comme béatitude. Si viser un bonheur si haut nous condamne au malheur, alors il va falloir viser un bonheur moins haut. Il va donc falloir renoncer à cet idéal de bonheur que nous désirons tous, renoncer à l'idée de satisfaire tous nos désirs. Il faut apprendre à viser un bonheur plus modeste, plus simple, un bonheur qui soit à notre portée et dont il nous faut apprendre à nous contenter. Ce bonheur, ça implique donc une part de sacrifice de nos aspirations, de nos désirs, car implique d'apprendre la résignation. **Se résigner au seul bonheur possible.**

En somme, il faut apprendre à être sage, à faire preuve de **sagesse**. La philosophie, cela veut dire amour de la sagesse > philosopher sur le bonheur, ce doit être penser son rapport à la sagesse.

La sagesse, c'est à la fois un idéal de perfection morale et un idéal de bonheur.

La sagesse veut nous montrer que c'est dans la conduite sage, la conduite morale que l'on trouve le véritable bonheur.

La sagesse prétend nous détourner des faux bonheurs, des illusions de bonheur qui ont pour cause un manque de sagesse, un manque de raison. La sagesse veut nous convaincre que c'est lorsque nous avons une conduite déraisonnable que nous faisons nous même notre propre malheur. Elle nous apprend qu'il faut vivre sous la conduite de la raison pour être heureux. La sagesse vise à nous raisonner.

Du point de vue de la fuite de notre condition d'homme dans des faux bonheurs, ceux du divertissement, la sagesse veut nous apprendre qu'il est déraisonnable de fuir ce qui ne peut pas être évité, et qu'il faut au contraire apprendre à vivre heureux avec notre mort, à vivre heureux avec l'énigme de notre existence. La sagesse vise donc à nous réconcilier avec nous-mêmes et avec ce qui provoque notre malheur. Elle nous montre que c'est nous mêmes qui sommes la cause de notre malheur par notre conduite déraisonnable.

Il n'est pas raisonnable de fuir l'idée de notre mort pour être heureux, nous ne faisons par là que nous enfoncer un peu plus dans le malheur. C'est en ce sens que Platon a pu dire dans le *Phédon*, son dialogue sur la mort, que la sagesse est *épimeleia thanatou*, elle est le souci de la mort. Montaigne écrit aussi dans ses *Essais* que la sagesse consiste à « apprendre à mourir ».

De la même façon, nous sommes habités par nombre de désirs que nous ne pouvons pas tous satisfaire et la quête de la satisfaction complète nous condamne à une insatisfaction perpétuelle, donc au malheur. **La sagesse doit nous montrer une fois encore que c'est nous qui faisons notre propre malheur à travers une conduite déraisonnable. Il faut pouvoir raisonner nos désirs et réussir à trouver le bonheur malgré l'insatisfaction.** Il faut trouver le bonheur dans l'imperfection, dans l'incomplétude, car nous y sommes condamnés et c'est déraisonnable de chercher à la fuir puisqu'elle est inévitable.

On va d'abord voir à quoi s'oppose la sagesse.

a. L'immoralisme : cultiver ses vices.

Platon, *Gorgias*.

Le débat Calliclès-Socrate.

Calliclès est ici l'adversaire de Socrate > il soutient l'idée que pour être heureux, il faut satisfaire tous ses désirs et non pas chercher par la sagesse à régler nos désirs.

Le bonheur, cela consiste à avoir les moyens de donner libre cours à tous ses désirs, se procurer à soi-même une totale satisfaction. **Il faut laisser libre nos désirs, ne pas chercher à les contenir.**

Mais évidemment cela semble extrêmement difficile, cela suppose un nombre de conditions matérielles qu'on peut ne pas avoir : il faut posséder des richesses, posséder du pouvoir, posséder des relations sociales, posséder la beauté, etc. Simplement ce que dit Calliclès, c'est qu'il faut assumer cette part de chance. > **le bonheur n'est pas accessible à la multitude, seule une petite portion d'hommes, les meilleurs, ceux qui sont gâtés par la chance, les hommes fortunés, peuvent assouvir tous leurs désirs et être heureux.**

On retrouve le lien entre chance et bonheur. **Le bonheur, c'est une chance accordée à très peu de monde, c'est un privilège d'aristocrate.** Dès lors, toutes les idées morales, les idéaux de sagesse qui nous invitent à abandonner cette idée du bonheur en jugeant qu'elle est déraisonnable, ces idées viendraient **des hommes impuissants à être heureux, des hommes qui n'ont pas la chance d'avoir les moyens de satisfaire tous leurs désirs et qui cherchent à se consoler en inventant ces idées de sagesse.** En somme, ils sont jaloux des hommes heureux, voilà pourquoi ils ont inventé cette fiction qu'est le bonheur du sage, ils se sont trouvés une consolation, mais le vrai bonheur, ce serait bien de satisfaire tous ses désirs. Celui qui a les moyens de satisfaire tous ses désirs, il n'a aucune raison de ne pas les satisfaire et de viser un bonheur plus modeste.

Ce bonheur modeste, c'est le bonheur des médiocres, des ratés incapables de satisfaire leurs désirs.

L'humanité est scindée entre la masse des ratés, des faibles, ceux qui ont une vie minable, qui se contentent de peu, et de l'autre la minorité des hommes forts, les grands, les puissants, qui aiment la vie et qui pour cela désirent toujours plus.

La sagesse nous enseigne à être raisonnables, à nous contrôler, mais le bonheur, ce serait au contraire la licence, la lascivité, c'est-à-dire l'absence de contrôle sur nos désirs qu'il faut assouvir par tous les moyens.

> c'est la posture immoraliste que désigne ici Platon sous la figure de Calliclès > le fait de **chercher le bonheur sans s'embarrasser de la morale** > la morale est une création d'hommes impuissants, de faibles, incapables d'assouvir leurs désirs, et qui font passer leur impuissance en mérite, en en faisant un devoir. > l'homme vraiment heureux, c'est l'aristocrate qui piétine cette morale d'esclave. > **trouver le bonheur au-delà de la morale,** dans l'égoïsme, dans la cruauté, dans la débauche, dans la luxure, dans la gourmandise...

C'est une posture intellectuelle qui n'est pas une fiction de Platon > Calliclès a réellement existé. Et c'est une figure du bonheur que l'on retrouve souvent chez les tyrans de l'antiquité > par exemple chez Néron ou chez Caligula.
Leur raconter des anecdotes sur Néron ou Caligula.

Mais aussi, de manière plus récente, chez le marquis de Sade. > Le livre de Sade le plus connu, c'est *Justine ou les malheurs de la vertu*. > un livre qui raconte comment la vertu fait notre malheur > c'est le vice qui est la voie du bonheur < et toutes l'œuvre de Sade s'efforce d'explorer tous les vices possibles pour les mener au plus loin > satisfaire tous nos désirs, c'est-à-dire tous nos vices, en jouissant de violer toutes les lois, à la fois les lois humaines et morales, mais aussi les lois de la nature, en commettant des actes contre-nature > plaisir sadique, cruel > faire du mal, faire souffrir ! > cf. *Les 120 journées de Sodome* qui décrivent le jeu des tortures effectuées par quatre aristocrates sur des jeunes filles et des jeunes garçons.. Cf. texte de Sade. > intro à *Justine ou les malheurs de la vertu*. Dans ce livre, Sade raconte l'histoire de deux sœurs, Justine et Juliette. La première choisit la vertu, et va connaître tous les malheurs, la seconde choisit le vice, et va connaître le bonheur. Justine montre les malheurs de la vertu, Sade écrit ensuite l'histoire de sa sœur : *Histoire de Juliette ou les prospérités du vice*. > A la fin, elles se retrouvent et Juliette tue Justine : elle va jusqu'au bout du mal.

Le bonheur, c'est le vice : car dans le vice, on éprouve un sentiment de liberté totale, on se libère de toutes les règles de la morale, et même de toutes les lois de la nature, en accomplissant des actes contre-nature comme l'inceste, ou bien l'infanticide, ou le parricide. C'est **la jouissance de la transgression. Exaltation de la force : je suis plus fort que tout, car je viole toutes les règles.**

Ce que montre Sade dans ses œuvres, c'est que le vice permet d'atteindre une existence exubérante, joyeuse, un bonheur qui est une ivresse prise dans le mal : **c'est l'ivresse d'un sentiment de toute-puissance, notre puissance est la plus intensément sentie dans le vice. Tout-puissant, car il peut satisfaire tous ses désirs immédiatement, et tout-puissant car il n'obéit à aucune loi.** Celui qui commet les actes les plus barbares se sent tout puissant, sans limite, c'est quelque chose qui est attesté par les études psychologiques qui portent sur les violeurs ou les tueurs en série. Ils ne peuvent pas s'empêcher de recommencer parce qu'ils trouvent dans le vice le sentiment de bonheur le plus intense, et il leur faut sans cesse retrouver cette ivresse, cette exaltation. A l'inverse, **la vertu est quelque chose qui nous rapetisse, qui fait de notre vie quelque chose de médiocre où nous ne nous sentons plus exister. Pour être heureux, il faut donc cultiver en soi le vice, satisfaire tous les désirs, aussi délirants qu'ils puissent être : là, on vivra une vie intense, on se sentira exister.**

Idée choquante du bonheur, mais si on objecte que ce n'est pas moral, ça ne réfute rien : ça voudrait juste dire que le bonheur n'est pas moral, ce n'est pas sage, et que la sagesse cela consisterait à préférer le malheur. De deux choses l'une, soit le bonheur consiste à satisfaire tous ses désirs, et alors il n'est pas moral, et il faut préférer le malheur, soit il peut être sage mais alors il faudra refuser l'idée qu'il consiste à satisfaire tous nos désirs.

Il faut répondre à cela, mais pas d'un point de vue moral, puisque l'immoralité du bonheur est assumée par l'immoraliste. Il faut répondre du point de vue même de celui qui cherche le bonheur. > **il faut montrer que la sagesse peut nous faire accéder au bonheur, et que le vice mène au malheur.**

b. La sagesse : être en paix avec ses désirs.

Socrate répond à cette réfutation de la sagesse du point de vue du bonheur lui-même, pas d'un point de vue moralisant, en donnant des images : celle de la passoire et celle du tonneau percé.

Le lieu de l'âme qui est le siège de tous nos désirs est comme une passoire percée qui ne retient rien de ce qu'on y fait passer. C'est un lieu de l'âme qui n'est jamais rempli.

La métaphore désigne **le caractère insatiable des désirs** > à chaque fois que j'assouvis un désir, je fais croître mon désir, il renaît, encore plus fort qu'avant. **Assouvir tous ses désirs sans réfléchir, en les laissant entièrement libres, comme le préconise Calliclès, c'est les faire croître à chaque nouvel assouvissement sans jamais trouver de véritable satisfaction. Loin de se libérer des désirs, on se trouve sous leur commandement, et l'on est contraint de leurs obéir** en leur trouvant toujours de nouvelles satisfactions.

L'autre image, c'est celle des **deux tonneaux**. La vie déréglée, déraisonnable, qui laisse libre cours à tous ses désirs est comme **un tonneau percé qu'il faut toujours remplir**. Le contenu du tonneau est bon, c'est du vin, du miel, du lait, c'est-à-dire quelque chose dont on pourrait jouir. Mais parce que le tonneau est percé, on a à peine le temps de le remplir en faisant énormément d'efforts pour se procurer les biens dont on veut jouir, et qui sont censés satisfaire notre désir, que le tonneau s'est déjà vidé. Du coup, tous nos efforts sont vains. On se dépense en pure perte à remplir toujours de nouveau le tonneau sans jamais trouver de véritable satisfaction. Donc, même ceux dont parle Calliclès, les chanceux qui possèdent suffisamment de fortune, de biens matériels pour assouvir leurs désirs, ont tout intérêt à être sage, car ils s'épuisent à assouvir des désirs qui n'ont pas de limite, ils n'atteindront jamais de véritable satisfaction.

La vie du sage, et le bonheur qu'elle nous propose, c'est celle du tonneau qui n'est pas percé : une fois rempli, on peut profiter tranquillement de son contenu sans avoir à s'épuiser à le remplir toujours de nouveau. Ça suppose, pour parler sans métaphore, qu'il faut refuser de se laisser dominer par des désirs insatiables. **Au lieu de nous laisser dominer par nos désirs, c'est nous qui devons dominer nos désirs pour les ordonner, les régler, leur imposer des limites afin qu'on puisse trouver une vraie satisfaction, un vrai bonheur, accessible en cette vie.**

On va donc dire, le bonheur, c'est la sagesse. C'est le fait de maîtriser nos désirs.

On a vu que le bonheur comme satisfaction de tous nos désirs est un idéal inatteignable qui nous condamne au malheur. Néanmoins, le fait que notre désir ne soit pas satisfait est une souffrance. Donc **la voie que propose la sagesse pour trouver le bonheur malgré tout, c'est d'agir sur nos désirs. Et agir sur nos désirs, cela va consister à leur donner une limite, à les tempérer, à les modérer.** La sagesse prétend donc nous mener au bonheur grâce à **une vertu, une qualité morale** de l'individu que l'on doit apprendre et cultiver pour nous mêmes. **Cette vertu, c'est la modération, la tempérance.**

Celui qui cherche à satisfaire tous ses désirs pour être heureux leur est soumis > il y a d'abord la totalité de ses désirs, qui sont comme il les trouve, et il leur obéit, il va adapter son cadre de vie à ses désirs, **chercher à conformer le monde à ses désirs pour les satisfaire.** Cette démarche est une quête sans fin, elle est vouée à l'échec, car je ne maîtrise pas le monde, et mon bonheur est alors voué au hasard, à la chance (cf. texte de Kant).

La sagesse consiste à inverser le rapport aux désirs. Au lieu de laisser les désirs nous guider, c'est nous qui guidons nos désirs. Au lieu de chercher à ce que le monde se

conforme à mes désirs, je dois chercher à conformer mes désirs au monde tel qu'il est. C'est la part de résignation présente dans la sagesse > **on doit accepter le monde tel qu'il est et s'adapter à lui.** On ne doit donc pas chercher à satisfaire indifféremment tous nos désirs, on doit s'efforcer de **limiter nos désirs à ce que l'on peut obtenir.** Il faut en somme être réaliste, désirer quelque chose que l'on peut atteindre, ne pas viser trop haut. Il faut donc **accepter de sacrifier nos désirs irréalistes, déraisonnables.** Pour être heureux dans cette vie, je dois accepter de me raisonner et d'être plus modeste.

Chercher à conformer mes désirs au monde plutôt que le monde à mes désirs :

Epictète le résume dans une formule de son *Manuel* :

« Ne demande pas que les choses arrivent comme tu les désires, mais désire qu'elles arrivent comme elles arrivent, et tu vivras des jours heureux ».

Il faut travailler sur ses désirs pour désirer les choses telles qu'elles arrivent, c'est-à-dire pour **se satisfaire de ce qui est, se satisfaire de ce qu'on a et de ce qu'on est, plutôt que de multiplier des désirs qu'on n'arrivera pas à satisfaire.** Le bonheur que nous propose la sagesse, c'est de **se contenter de ce qu'on a, d'être satisfait de ce qu'on a.** C'est bien ce que dit la métaphore du tonneau percé. Si je ne modère pas mes désirs et que je veux tous les satisfaire, je ne serais jamais content de mon état, jamais satisfait, et je ne jouirais jamais de ce que j'ai, si peu que ce soit. Le contenu du tonneau s'en va sans qu'on ait pu en jouir. Le tonneau qui n'est pas percé, c'est la vie du sage, il est rempli de bonnes choses et il n'en demande pas plus > il se contente de ce qu'il a plutôt que d'en désirer toujours plus. **Il impose une limite à son désir, et quand cette limite est atteinte, il est satisfait, il peut donc jouir du contenu du tonneau, il peut trouver une réelle satisfaction car il a mis fin à la quête infinie du désir insatiable.**

L'important, ce n'est donc pas d'avoir toujours plus, c'est d'arriver à imposer une limite au désir pour pouvoir profiter du peu qu'on a.

Être heureux, ce n'est pas avoir toujours plus, c'est profiter du peu qu'on a.

Pour cela, on peut distinguer différents type de désirs.

C'est ce que fait Epicure dans la *Lettre à Ménécée*.

Il classe les désirs selon qu'ils soient naturels ou pas, nécessaires ou pas.

Les désirs **naturels et nécessaires** > manger, boire, dormir...

Les désirs **naturels mais non nécessaires** > c'est le désir de richesses, le désir des honneurs, de réussite professionnelle, de conquêtes érotiques, etc.

Les désirs **ni naturels ni nécessaires** > ex : le désir d'immortalité, le désir de rester toujours jeune.

Pour être heureux, il faut en passer par la sagesse, qui nous commande de réfléchir sur nos propres désirs, on doit s'interroger sur la validité de nos propres désirs.

Il écrit, dans la *Sentence Vaticane* 71 : « A tous les désirs, il faut appliquer la question suivante : que m'arrivera-t-il si s'accomplit ce que cherche à obtenir mon désir, et que m'arrivera-t-il si cela ne s'accomplit pas ? »

Le résultat de la réflexion sur chaque désir, c'est que **les désirs ni naturels ni nécessaires sont des désirs vains, et qu'ils nous condamnent à la souffrance. Il faut donc se débarrasser de tels désirs car ils ne pourront jamais être satisfaits. Celui qui désire ne pas vieillir se condamne au malheur, il faut renoncer à ce type de désirs.**

Ensuite, on comprend que **les désirs naturels et nécessaires sont faciles à satisfaire, et qu'ils ne sont pas insatiables**. Manger, boire, dormir, cela trouve naturellement sa limite : il y a un moment où le désir arrive à l'état de satiété > je n'ai plus faim, je n'ai plus soif, je n'ai plus sommeil. Ces désirs là, il faut donc les satisfaire pour être heureux, et ils ne posent pas problème.

Ceux qui posent problème, ce sont les désirs naturels mais non nécessaires, qui constituent la majeure partie de nos désirs. **Ils n'ont pas par eux-mêmes de limite comme peut l'avoir la faim ou la soif ou le sommeil. Donc, c'est sur ces désirs là que doit s'exercer la tâche de modération des désirs > le désir de richesses, de réussite professionnelle, ce sont des désirs qu'il faut modérer artificiellement, en réussissant à se contenter de ce que l'on a.** Il faut comprendre que ce que l'on a est suffisant, et qu'il faut cesser de désirer au-delà de cette limite du suffisant.

Epicure écrit, *Sentence Vaticane*, 68 : « Rien n'est suffisant pour qui le suffisant n'est rien ». Cela veut dire que si on ne se contente pas du peu que l'on a, notre désir ne trouvera jamais de limite et on se condamne à la souffrance. **La sagesse nous enseigne que le suffisant n'est pas rien, il est peu, mais il est ce dont on doit jouir sans chercher à aller toujours au-delà.**

Quand on a réussi à modérer nos désirs, alors on trouve la vraie satisfaction, on est globalement content de son état, content de ce qu'on a et de ce qu'on est, et c'est cela le bonheur atteignable en cette vie. > cf. la sagesse de l'ours Baloo dans *Le livre de la jungle* : « il en faut peu pour être heureux, il faut se satisfaire du nécessaire ».

La satisfaction complète, parfaite, continue, de tous nos désirs, c'est le bonheur comme **béatitude**, mais il n'est pas atteignable en cette vie.

Ce que propose la sagesse, c'est d'**abandonner cette idée du bonheur au profit du bonheur comme contentement.**

Non plus la béatitude, mais le contentement où il faut entendre :

1. L'idée de **se contenter de quelque chose > la modération.**
2. L'idée d'être **content > la joie.**

La modération procure une joie qui est le bonheur.

On avait distingué le plaisir et le bonheur en disant que le plaisir est local alors que le bonheur est global, que le plaisir est éphémère alors que le bonheur dure. Mais **la joie du contentement, ce n'est justement pas quelque chose de local, c'est une situation de bien-être global, c'est un sentiment continu, qui dure, car il n'est pas lié à la satisfaction d'un désir à un instant précis, il est lié à la totalité de notre existence, dont on se sent globalement satisfait.**

C'est donc cette joie du contentement, et non la béatitude comme satisfaction de tous mes désirs, qui est le bonheur atteignable en cette vie.

Simplement, comment pourrait-on trouver un contentement, une joie stable dans notre existence alors qu'on a vu que notre condition d'homme était d'abord la misère ? Cela semble nous condamner à la tristesse, et non à la joie.

c. La sagesse : se réconcilier avec le malheur.

Comment faire pour nous réconcilier avec l'idée de notre mort ? Comment être heureux de manière lucide, en regardant la vérité en face, à savoir que nous existons sans savoir pourquoi, sans raison, et que nous sommes voués à une mort certaine qui peut survenir à tout instant ?

La sagesse d'Epicure nous propose une solution pour **nous réconcilier avec la mort** :

Il faut comprendre que la mort n'est rien pour nous, qu'elle n'a pas de pouvoir sur nous, et alors nous pourrions être heureux tout en la regardant en face, et sans la fuir dans le divertissement.

« Accoutume-toi à penser que la mort, avec nous, n'a aucun rapport ; car tout bien et tout mal résident dans la sensation : or, la mort est privation de sensation. Il s'ensuit qu'une connaissance correcte du fait que la mort, avec nous, n'a aucun rapport, permet de jouir du caractère mortel de la vie, puisqu'elle ne lui impose pas un temps inaccessible, mais au contraire retire le désir de l'immortalité. [...] »

Le plus terrifiant des maux, la mort, n'a donc aucun rapport avec nous, puisque précisément, tant que nous sommes, la mort n'est pas là, et une fois que la mort est là, alors nous ne sommes plus. Ainsi, elle n'a pas de rapport ni avec les vivants, ni avec les morts, puisque pour les uns elle n'est pas, tandis que les autres ne sont plus ».

C'est dans la sensation que je sens que quelque chose me fait du bien ou me fait du mal, que je ressens de la douleur ou du plaisir. Mais quand je suis mort, je n'ai plus de sensation, donc je ne peux pas souffrir, je ne peux pas éprouver une douleur. La mort ne peut pas nous faire souffrir, elle abolit la possibilité de toute souffrance. Il n'y a donc pas à la craindre ; Il faut la regarder en face sans avoir peur.

Tant que je vis, la mort n'est pas encore là, et quand la mort est là, je suis mort, ça veut dire que je ne suis plus, que je ne suis plus là pour vivre ma mort. Ma mort, c'est précisément ce que je ne peux pas vivre, donc il n'y a pas à en avoir peur. Nous ne ferons que nous croiser sans nous rencontrer, il n'y a rien à craindre, car la mort n'est rien. Je suis certain que la mort peut survenir à tout instant, mais cela ne doit pas entamer mon bonheur.

Le sage n'a pas peur de la mort : la peur de la mort est déraisonnable : il faut nous raisonner devant la mort et comprendre qu'elle ne nous menace pas, finalement.

On a dit aussi que notre existence est une énigme, nous ne savons pas ce que nous faisons là, nous n'avons pas de raison d'exister. Cela nous est imposé sans que l'on ait rien demandé. Là, encore, la sagesse peut nous réconcilier avec l'énigme de notre existence. Elle peut nous faire comprendre que si nous n'avons pas demandé à exister, alors **l'existence est une chance**, c'est quelque chose **d'inespéré**, c'est une **grâce**. Nous aurions pu ne pas exister, et pourtant nous existons : c'est comme **un don gratuit**. Donc, il faut faire de cela un motif de réjouissance : c'est précisément parce que l'existence est sans raison qu'il faut être content d'exister, être joyeux, se réjouir d'exister : mon existence était parfaitement improbable, alors je dois me réjouir que ça ait eut lieu ! Il a fallu un nombre infini d'événements très peu probables pour que j'existe.

Le contentement dont on a parlé, c'est une joie globale, le fait d'être content de son état. Ce doit être aussi le bonheur d'exister, la pure joie d'être. Le bonheur est joie d'exister.

On trouve là une source de joie toujours disponible en cette vie, même si on ne s'en rend compte qu'à de rares moments. C'est justement en fuyant le divertissement et les faux bonheurs, en se retrouvant dans le plein repos, dans la solitude et dans le silence qu'on pourra trouver un vrai bonheur, un bonheur lucide sur l'existence. On va trouver, non plus l'ennui, la

tristesse, mais la joie profonde d'exister ici et maintenant, d'exister tout entier dans le présent, sans plus penser ni au passé, ni à l'avenir. (sans s'épuiser à se disposer à être heureux, comme le montrait Pascal !). Au lieu de ne point penser au temps présent, on laisse de côté le passé et l'avenir : on jouit du présent, du jour présent. *Carpe diem* !

Ce bonheur que nous promet la sagesse, Rousseau en donne un témoignage dans un passage des *Réveries d'un promeneur solitaire*. > en faire un commentaire. > faire le rapport à Pascal : jouir du pur présent, du simple fait d'exister, se réjouir de sa propre existence.

On voit donc que la sagesse nous console à chaque fois en nous réconciliant avec les causes du malheur, comme la mort, ou l'absurdité de l'existence.

Pour conclure sur le bonheur : on peut dire que le bonheur possible malgré tout, malgré le malheur, cela consiste à regarder le malheur en face et à se réconcilier avec lui, à prendre conscience du rapport réciproque entre le bonheur et le malheur.

Voici le trajet qu'on a parcouru :

- Le **premier moment**, c'est la **première figure du bonheur**, c'est le bonheur naïf, le fait de chercher un bonheur total, qui exclut radicalement le malheur, qui fuit le malheur. C'est la **béatitude**.
- Le **second moment**, c'est celui de la **crise**, de la contradiction : on comprend que ce bonheur est inatteignable en cette vie, et on se sent condamné au **malheur**.
- Le **troisième moment**, c'est celui que la **solution** trouvée à la crise, c'est le **bonheur retrouvé, le bonheur malgré tout**, c'est la sagesse : ce bonheur là est une forme supérieure, qui surmonte l'opposition entre bonheur et malheur, il se libère du malheur en l'assumant, plutôt qu'en le fuyant.

La sagesse nous accorde cette haute forme de bonheur qui réconcilie le bonheur avec le malheur, par exemple, comme on l'a vu, avec la mort. Elle nous fait comprendre que le malheur n'est pas contradictoire avec le bonheur, il est ce qui rend possible le bonheur, il est une condition de possibilité du bonheur. Il faut qu'il y ait le malheur, pour qu'il y ait le bonheur. Bonheur et malheur n'existent qu'en rapport l'un avec l'autre, ils n'existent que l'un par l'autre, ils sont relatifs l'un à l'autre comme dans un jeu de contraste.

Par exemple, nous sommes certains de devoir tous mourir, et cela ne nous fait pas plaisir, mais c'est précisément cela qui donne du prix à la vie, et qui fait que l'on peut être heureux d'exister.

Si c'est un bonheur d'exister, c'est précisément parce que cela ne va pas de soi d'exister, on pourrait ne pas exister, et même on est certain qu'on va cesser d'exister. Si on ne pouvait pas ne pas exister, cela n'aurait rien de réjouissant d'exister, ça irait de soi. **C'est le malheur de mourir qui rend possible le bonheur de vivre**. C'est ce qu'expérimentent ceux qui frôlent la mort : tout à coup, ils se sentent vivre.

Si c'est un bonheur de posséder quelques richesses matérielles, c'est bien parce que ça ne va pas non plus de soi, parce qu'on peut ne plus les posséder. C'est pour cela qu'elles sont précieuses.

Si la présence de l'être aimé est précieuse et fait notre bonheur, c'est précisément parce qu'elle ne va pas de soi, on pourrait être exposé au malheur de perdre cet autre, qu'il meurt, qu'il nous quitte, ou bien qu'on n'ait jamais eu la chance de le rencontrer.

Les Anciens ont sentis cette idée que la mort donne son prix à la vie > pour ouvrir un banquet, ils disaient : « ce soir, buvez et jouissez car demain, nous serons morts ». L'idée de la mort prochaine semble être le malheur, et de ce point de vue, il n'y a rien à fêter. Ce que dit cette parole, c'est que justement, **c'est ce malheur d'avoir à mourir demain qui rend urgent le bonheur > il faut s'empresse d'être heureux, aujourd'hui, cela a une importance de vivre heureux aujourd'hui, précisément parce que nous allons mourir.**

Le malheur de la mort, c'est ce qu'on appelle aussi l'aiguillon de la mort < un aiguillon qui nous pique pour nous réveiller, pour nous empêcher de nous endormir, d'entrer dans la paresse d'une vie qui se laisse aller. La mort est possible à tout instant, c'est notre malheur, ce malheur nous pique, nous réveille, et nous empêche de remettre sans cesse les choses à plus tard > **il faut construire notre bonheur ici et maintenant, pas plus tard, précisément parce que le malheur de la mort nous menace constamment.**

La mort nous fait prendre conscience de la valeur de la vie.

Cf. ces vers d'Horace, *Épître 4* du livre L :

« Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi ;
Elle te sera agréable, l'heure que tu n'espérais plus »

Bonheur et malheur vont donc ensemble, nous l'expérimentons dans notre existence. Il y a un jeu de contraste où l'on prend conscience du bonheur ou du malheur l'un par l'autre. C'est souvent dans les situations de malheur que l'on prend conscience que la vie jusqu'alors était heureuse. Il y a dans la conscience qu'on prend du bonheur une dimension d'après coup, qui est la nostalgie.

Et de même, quand on sort d'une période de malheur, on se sent exister, on se sent heureux, comme après-guerre, pendant les années vingt, les années folles, les gens qui veulent faire la fête. On retrouve aussi cela dans les privations comme le carême ou le ramadan : on éprouve la souffrance de la privation pour pouvoir prendre conscience de la valeur des choses, pour prendre conscience du bonheur que l'on a de pouvoir simplement manger à notre faim.

Un rapport sage au bonheur, ce serait donc accepter le malheur, accepter le fait qu'on ne peut pas être heureux tout le temps, que pour être heureux, il faut aussi des périodes où ça va moins bien.

Le cyclothymique, le maniacodépressif donnent cela à voir. Ce sont des pathologies, mais nous sommes tous plus ou moins cyclothymiques : l'expression dit « avoir des hauts et des bas ».

Mais cela dit bien le rapport étroit entre bonheur et malheur qu'il faut accepter lucidement : il y a des hauts et des bas, mais ils sont relatifs l'un à l'autre, le haut n'est haut que relativement au bas, et le bas n'est bas que relativement au haut.

On ne peut pas être toujours au plus haut. > Celui qui vivrait toujours avec une humeur égale, il n'aurait ni haut ni bas, mais du coup il ne serait ni heureux, ni malheureux.

Une dernière possibilité pour assumer le malheur et nous réconcilier avec lui, c'est l'humour. Pour être heureux, il faut être capable de rire de son propre malheur. Oscar Wilde disait que le rire est la politesse du désespoir. Il faut qu'il soit plus qu'une simple politesse, qui consiste à cacher aux autres son malheur derrière le rire. Il faut rire de son propre malheur pour y trouver son bonheur. **L'humour, c'est la transformation par excellence du malheur en bonheur.**

Le bonheur n'est jamais drôle. Toute comédie, tout sketch, est fondé sur les malheurs d'un personnage auquel il arrive tout ce qui peut arriver de pire. La beauté n'est pas drôle, c'est la laideur qui fait rire, le physique ingrat.

Par exemple Molière, chacune de ses pièces a un personnage principal, par exemple l'avare, le malade imaginaire, le bourgeois gentilhomme, et on rit à son dépend : c'est drôle, parce que le personnage est ridicule et malheureux.

Si vous prenez l'avare, c'est l'histoire d'Harpagon qui est très riche, mais terriblement avare, il ne pense qu'à l'argent et ça le conduit à suspecter tout le monde de vouloir le voler, il va même jusqu'à suspecter ses propres enfants, et il veut les marier pour gagner de l'argent.

Le résultat c'est qu'il est profondément seul, il n'est jamais tranquille, donc jamais heureux.

En fait, c'est une situation profondément tragique, mais la comédie de Molière réussit à nous faire rire avec ça, il nous fait éprouver de la joie devant le malheur.

Ca vaut pour de l'humour assez relevé comme celui de Molière, mais tout aussi bien pour les formes plus quotidiennes d'humour.

Par exemple : Louis de Funès : il ne joue jamais des hommes heureux.

Jean-Claude Duss dans les *Bronzés* : physique ingrat, il essaie de draguer, à chaque fois il se prend des râteaux. Un homme beau qui tombe toutes les femmes, ça n'a rien de drôle.

Ou bien quelqu'un se casse la figure dans la rue et ça nous fait rire.

Il y a donc dans l'humour une forme de sagesse profonde sur l'existence, l'humour noir, tout particulièrement : c'est une transformation du malheur en bonheur grâce au rire.

La sagesse doit donc nous amener, à défaut de trouver la béatitude en cette vie, à trouver le bonheur *malgré tout*, dans le fait d'assumer le malheur et de se réconcilier avec lui.